

## LITERATURE AND DEMOCRACY

### Reading material

Although some of the reading material is presented here in French, it will be translated or summarized and commented in English during the class. With the help of the precise references provided, it will be easy to find Italian or English translation of the classical texts that are presented here in French translation.

### 1. Plato and Poetry

#### Xenophanes of Colophon (6<sup>th</sup> century – early 5<sup>th</sup> century BCE)

Fragment 10 : « Puisque tous commencent par recevoir leur éducation chez Homère... »

Fragment 11 : « Homère et Hésiode attribuèrent aux dieux tout ce qui chez les hommes est sujet de honte et de blâme : le vol, l'adultère et la tromperie réciproque. » [ils volent, commettent l'adultère et se trompent les uns les autres]

Fragment 12 : « ... comme ils chantèrent les innombrables actes illicites des dieux : vols, adultères et tromperies réciproques. »

English translation: Xenophanes of Colophon, *Fragments*, trans. James H. Lesher (1992), Toronto, University of Toronto Press, 2001.

#### Heraclitus (c. 535 – c. 475 BCE)

DK 40 : « Le grand savoir n'enseigne pas l'intelligence ; car c'est à Hésiode qu'il l'aurait enseignée, et à Pythagore, et encore à Xénophane et à Hécatee. »

DK 42 : « Homère mérite d'être renvoyé des concours à coups de bâton, et Archiloque pareillement. »

DK 56 : « Les hommes sont trompés dans la connaissance des choses visibles, à peu près comme Homère, qui fut plus sage que tous les Grecs ; car c'est lui que trompèrent les des enfants qui tuaient des poux, en lui disant : "Tout ce que nous avons vu et saisi, cela, nous le laissons ; tout ce que nous n'avons ni vu ni pris, cela, nous l'emportons." »

DK 57 : « Le maître des plus nombreux, Hésiode. Celui-ci, ils croient fermement qu'il sait le plus de choses, lui qui ne connaissait pas le jour et la nuit : car ils sont un. »

DK 92 : « La Sibylle, ni souriante, ni fardée, ni parfumée, de sa bouche délirante se faisant entendre, franchit mille ans par sa voix, grâce au dieu. »

Trans. Marcel Conche

## Isocrates (436-338 BCE)

Les poètes disposent de nombreux procédés d'ornement (*kosmoi*). Ils ont faculté de mettre les dieux en contact avec les hommes ; ils les font parler, venir en aide, quand ils le veulent, à leurs personnages ; ils décrivent ces péripéties, non seulement en se servant des expressions usuelles, mais en recourant tantôt aux mots étrangers, tantôt aux néologismes, tantôt aux transpositions de sens (*metaphorais*) ; ils ne négligent rien, ils ornent leurs œuvres de toutes les broderies du style (*pasin tois eidesin*). Les orateurs, au contraire, ne disposent d'aucune de ces facilités ; pour parler net, ils ne peuvent utiliser du vocabulaire que les expressions de leur pays et des idées que celles qui sont usitées dans la vie pratique. En outre, tandis que les uns écrivent toutes leurs œuvres en s'aidant du mètre et du rythme, les autres ne s'approprient aucun de ces avantages dont le charme est pourtant si fort que, même accompagnés d'une expression et d'une pensée défaillantes, par les seuls effets de l'harmonie et de la symétrie ils séduisent les âmes. On reconnaîtra leur puissance à ce signe : les poèmes, et même les plus célèbres, en admettant qu'ils conservent leur vocabulaire et leurs pensées, mais qu'ils soient privés de leur rythme, paraîtront très inférieurs à la réputation que nous leur concédons. Malgré tout, la supériorité de la poésie, si grande soit-elle, ne doit pas nous faire hésiter ; il faut tenter l'expérience et voir si la parole oratoire peut célébrer les grands hommes aussi dignement que les chants et les vers.

*Evagoras* (c. 365 BCE), 11, trans. Émile Bremond (CUF)

## Plato

C'est chose légère que le poète, ailée, sacrée ; il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu, hors de lui, et de n'avoir plus sa raison ; tant qu'il garde cette faculté, tout être humain est incapable de faire œuvre poétique et de chanter des oracles.

*Ion*, 534 b

— Il nous faut donc d'abord, semble-t-il, superviser les créateurs d'histoires : approuver l'histoire qu'ils créeront, si elle est convenable, et sinon, la désapprouver. Et celles qui auront été approuvées, nous persuaderons les nourrices et les mères de les raconter aux enfants, et de modeler leurs âmes par ces histoires bien plus encore "qu'elles ne modèlent leurs corps avec leurs mains". Quant à celles qu'elles racontent à présent, pour la plupart il faut les rejeter.

[...]

— O Adimante, nous ne sommes pas poètes ni toi ni moi, pour l'instant, mais des fondateurs de cité. Or aux fondateurs il revient de connaître les modèles auxquels doivent se référer les poètes pour raconter les histoires, et si ceux-ci composent leurs poèmes en s'en écartant, il ne faut pas les laisser faire ; mais ce n'est certes pas aux fondateurs de composer les histoires.

[...]

— Il ne faut donc, dis-je, accepter ni d'Homère ni d'un autre poète qu'il commette, par manque de réflexion, ni qu'il diffuse, à propos des dieux, l'erreur consistant à croire que

deux jarres sont plantées dans le seuil de Zeus

pleines de destins, heureux dans l'une, mauvais dans l'autre

et que celui à qui Zeus donne un mélange de l'une et de l'autre,

rencontre tantôt le malheur, et tantôt le bonheur,

tandis que celui à qui au lieu de cela, il sert de la seconde, sans la mélanger,

lui, une faim mauvaise le chasse à travers la terre divine

et à nouveau

Zeus a été institué notre dispensateur des biens et des maux.

Quant à l'atteinte aux serments et aux traités que Pandaros a commise, si quelqu'un affirme

que c'est à cause d'Athéna et de Zeus qu'elle s'est produite, nous ne le louerons pas, ni non plus s'il dit que la querelle des déesses et leur jugement ont eu pour cause Thémis et Zeus ; et il ne faut pas laisser non plus les jeunes entendre le propos qu'Eschyle formule ainsi :

un dieu sème chez les mortels l'action coupable  
quand il veut totalement ruiner une maison

Eh bien, si quelque poète compose le poème où se trouvent ces iambes : "Les souffrances de Niobé", ou "des Pélopidés", ou "de Troie", ou quelque autre morceau comparable, soit il ne faut pas laisser dire que ce sont là les actions d'un dieu, soit, si l'on admet que ce sont les actions d'un dieu, il faut leur trouver le genre de raison que nous recherchons à présent : dire d'une part que le dieu a accompli là des actes justes et bons, dire d'autre part que ceux qui ont été châtiés en ont bénéficié. Mais il ne faut pas laisser le poète prétendre que soient à plaindre ceux qui ont subi un juste châtement, et que ce soit un dieu qui ait causé ce malheur. Si les poètes disaient en revanche que les méchants, dans leur malheur, avaient besoin de châtement, et qu'en subissant un juste châtement ils ont reçu du dieu un bienfait, il faudrait les laisser dire, Mais l'affirmation que le dieu, qui est bon, serait la cause des maux de quelqu'un, il faut la combattre de toutes les manières possibles, et empêcher que quiconque la soutienne dans sa propre cité, si on veut que celle-ci ait de bonnes lois, ou que quiconque l'entende, qu'il soit jeune ou vieux, que l'histoire en soit rapportée en mètres ou sans mètre, parce qu'il serait impie de la rapporter, que cela ne serait pas notre intérêt, et que ces histoires ne seraient pas cohérentes les unes avec les autres.

— Je vote avec toi pour cette loi, dit-il, et elle me plaît.

— Alors ce serait là, dis-je, la première des lois et le premier des modèles concernant les dieux, auxquels il faudra que se conforment les conteurs dans leurs récits et les poètes dans leurs poèmes : que le dieu n'est pas la cause de toutes choses, mais seulement des biens.

[...]

— Donc, tout en faisant l'éloge de bien des choses chez Homère, nous ne ferons pourtant pas l'éloge de ceci : l'envoi du songe par Zeus à Agamemnon ; ni du passage d'Eschyle où Thétis dit qu'Apollon, chantant lors de son mariage à elle, avait célébré les heureuses naissances qu'elle aurait,

Après avoir annoncé des vies longues, et sans maladies,  
Et m'avoir prédit un destin favorisé des dieux,  
Il entonna les belles paroles du péan, en me réconfortant.  
Et moi, j'espérais que la bouche divine de Phoibos  
Était sans fausseté, débordant d'art divinatoire.  
Mais lui, qui entonnait lui-même l'hymne, qui était présent au banquet,  
Lui qui avait prédit cela, c'est lui qui a tué  
Cet enfant que j'avais...

Chaque fois que quelqu'un dira de telles choses à propos des dieux, nous serons sévères et nous ne lui accorderons pas de chœur, et nous ne permettrons pas aux maîtres d'école d'en faire usage dans l'éducation des jeunes, si nous voulons que nos gardiens deviennent à la fois respectueux des dieux, et aussi divins qu'il est possible à un homme.

*Republic, II, 376 e – 383 c, trans. Chambry*

— Nous effacerons donc, dis-je, en commençant par ce passage de l'épopée, tous les passages du même genre :

*J'aimerais mieux être un aide-laboureur, aux gages  
D'un paysan sans-terre, menant une pauvre vie,  
Plutôt que de régner sur tous les morts qui ont péri ..*

et ceci : ... *apparaisse aux mortels et aux immortels la demeure effrayante, ténébreuse, dont ont horreur même les dieux...* et : *hélas ! c'est bien vrai qu'il existe, même dans les demeures*

*de l'Hadès, un souffle et une image, mais qu'en sont tout à fait absentes les forces vitales... et ceci : lui seul a du souffle, tandis que les ombres volettent... et : le souffle, s'envolant de ses membres, s'en alla vers l'Hadès, " en gémissant sur son destin, abandonnant virilité et jeunesse" et ceci : ...le souffle sous la terre, pareil à une fumée, s'en est allé en poussant des cris... et : comme lorsque des chauves-souris dans le fond d'un ancre divin s'envolent en criant, chaque fois que l'une d'elles se détache de la file accrochée à la roche, où elles se tiennent les unes aux autres, ainsi les âmes, poussant des cris, s'en allaient ensemble...*

Ces passages, et tous ceux qui leur ressemblent, nous prions Homère et les autres poètes de ne pas se fâcher que nous les raturions, non pas comme non poétiques ou désagréables à entendre par la masse, mais parce que plus ils sont poétiques, moins il faut les faire entendre aux enfants et aux hommes dont on veut qu'ils soient des hommes libres, plus effrayés par l'esclavage que par la mort.

— Oui, absolument.

— Il faut donc rejeter encore tous les noms effrayants et terrifiants qui entourent ces choses, les « Cocytes » et les « Styx » et les « gens d'en bas » et les « spectres » et tous les autres de ce type, capables, quand on les prononce, de donner le frisson à tous ceux qui les entendent. Peut-être ont-ils du bon à quelque autre égard ; mais "nous, nous craignons pour nos gardiens qu'après un tel frisson ils ne s'enfièvent et ne s'attendrissent plus qu'il ne le faudrait. [...]

À nouveau, alors, nous demanderons à Homère et aux autres poètes de ne pas présenter un Achille, enfant d'une déesse, tantôt allongé sur le flanc, tantôt au contraire sur le dos, et tantôt sur le ventre...et tantôt se tenant droit et errant, l'âme agitée, sur le rivage de la mer inféconde ou "de ses deux mains prenant la poussière noircie et se la versant sur la tête" , ou encore pleurant et gémissant dans toute la variété des circonstances où ce poète l'a placé ; ou encore Priam, proche des dieux par sa naissance, adressant des litanies et se roulant dans l'ordure, nommant par son nom chaque guerrier. Et, bien plus encore, nous demanderons qu'ils ne montrent pas dans leurs poèmes les divinités gémissant et disant : *hélas ! que je suis malheureuse ! hélas ! malheureuse d'avoir enfanté un homme exceptionnel...* Et en tout cas, s'ils le font pour certains dieux, qu'ils n'aient pas l'audace de proposer une imitation du plus grand des dieux si peu ressemblante qu'elle lui fasse dire : *hélas ! je vois de mes yeux un guerrier que j'aime chassé par la ville, et mon cœur s'afflige et : malheur ! malheur de moi ! que Sarpédon, mon préféré parmi les guerriers son sort soit d'être abattu par Patrocle fils de Ménoitios.*

Car, mon cher Adimante, si nos jeunes entendaient de telles choses en les prenant au sérieux, au lieu d'en rire comme de sottises, on pourrait difficilement imaginer que l'un d'eux, étant un humain lui-même, juge son propre comportement indigne, et se fasse des reproches au cas où il lui arriverait précisément de dire ou de faire quelque chose de semblable ; sans en éprouver de honte et sans chercher à s'endurcir, aux moindres souffrances il chanterait force lamentations rituelles et pousserait force gémissements. [...]

C'est alors aux dirigeants de la cité, plus qu'à quiconque, qu'il revient de dire le faux, à l'intention des ennemis ou des citoyens, dans l'intérêt de la cité ; à tous les autres, il est interdit d'y toucher. Au contraire, pour un particulier, dire le faux, en s'adressant aux dirigeants, nous affirmerons que c'est une faute égale, plus grave même, que le serait, pour un malade s'adressant au médecin, ou pour qui fait un exercice, quand il parle à un maître, de ne pas dire le vrai sur l'état de son propre corps, ou bien, quand on s'adresse à un pilote, de ne pas lui rapporter l'état réel du navire et des matelots, à savoir à quel point de la manœuvre en est le matelot lui-même, ou tel de ses camarades. [...]

Alors, semble-t-il, un individu que son savoir-faire rendrait capable de se prêter à tout, et d'imiter toutes choses, s'il arrivait dans notre cité, voulant faire étalage de lui-même et de ses poèmes, nous nous prosternerions devant lui comme devant un être sacré, étonnant, et délicieux, mais nous dirions qu'il n'existe pas de tel homme dans notre cité, et qu'il n'est pas permis qu'il

en existe un ; et nous le renverrions vers une autre cité, après avoir versé de la myrrhe sur sa tête et l'avoir couronné de brins de laine ; tandis que nous-mêmes, en considération des services qu'il pourrait nous rendre, nous utiliserions les services d'un poète et d'un conteur d'histoires plus austère et moins délicieux, qui imiterait pour nous la façon de parler de l'homme digne de ce nom, et dont la parole se conformerait aux modèles sur lesquels nous avons légiféré au début , lorsque nous avons entrepris d'éduquer les guerriers.

*Republic*, III, 386 a – 398 b, trans. Chambry

— Je vois, repris-je, bien des raisons de croire que la cité que nous venons de fonder est la meilleure possible ; mais c'est surtout en songeant à notre règlement sur la poésie que j'ose l'affirmer.

— Quel règlement ?

— De n'admettre en aucun cas cette partie de la poésie qui consiste dans l'imitation. La nécessité de la rejeter absolument se montre, je crois, avec plus d'évidence encore depuis que nous avons distingué et séparé les facultés de l'âme.

— Comment cela ?

— Je peux vous le dire à vous ; car vous n'irez pas me dénoncer aux poètes tragiques et aux autres auteurs qui pratiquent l'imitation. Il me semble que toutes les œuvres de ce genre causent la ruine de l'âme de ceux qui les entendent, s'ils n'ont pas l'antidote (*pharmakon*), c'est-à-dire la connaissance de ce qu'elles sont réellement.

— Quelle est, demanda-t-il, la raison qui te fait parler de la sorte ?

— Il faut que je vous la dise, répondis-je, bien qu'une certaine tendresse et un certain respect que j'ai dès l'enfance pour Homère s'opposent à cet aveu ; car il semble bien avoir été le premier maître et le guide de ces beaux poètes tragiques ; mais on doit plus d'égards à la vérité qu'à un homme, et, comme je l'ai dit, c'est un devoir de parler.

— Certainement, dit-il.

*Republic*, X, 595 a – 595 c, trans. Chambry

— Nous avons donc maintenant, repris-je, à considérer la tragédie et Homère qui en est le père. Certaines gens prétendent que les poètes tragiques connaissent tous les arts, toutes les choses humaines qui se rapportent à la vertu et au vice, et même les choses divines, parce qu'il faut qu'un bon poète, pour bien traiter les sujets qu'il met en œuvre, les connaisse d'abord, sous peine d'échouer dans son effort. Il nous faut donc examiner si ces gens, étant tombés sur des artistes qui ne sont que des imitateurs, ne se sont pas laissé tromper, et si, en voyant leurs œuvres, il ne leur a pas échappé qu'elles sont éloignées du réel de trois degrés, et que, sans connaître la vérité, on peut les réussir aisément, car ces poètes ne créent que des fantômes (*phantasmata*) et non des choses réelles ; ou s'il y a quelque chose de solide dans ce que disent ces mêmes gens, et si en effet les bons poètes connaissent les choses sur lesquelles le commun des hommes juge qu'ils ont bien parlé. [...]

Tenons donc pour assuré que tous les poètes, à commencer par Homère, soit que leurs fictions aient pour objet la vertu ou toute autre chose, ne sont que des imitateurs d'images et qu'ils n'atteignent pas la vérité, et c'est ainsi qu'un peintre, comme nous le disions tout à l'heure, fera, sans rien entendre lui-même à la cordonnerie, un cordonnier qui paraîtra véritable à ceux qui n'y entendent pas plus que lui, et qui en jugent d'après les couleurs et les attitudes.

— C'est exact.

— Nous dirons de même, je pense, que le poète, au moyen de mots et de phrases, revêt chaque art des couleurs qui lui conviennent, sans qu'il s'entende à autre chose qu'à l'imitation, si bien que les gens comme lui qui ne jugent que sur les mots, quand ils l'entendent parler avec les prestiges de la mesure, du rythme et de l'harmonie soit de la cordonnerie, soit de la conduite des armées, soit de tout autre sujet, estiment qu'il parle très pertinemment, tant ces ornements

ont en eux-mêmes de charme naturel ; car si l'on dépouille les ouvrages des poètes des couleurs de la poésie et qu'on les récite réduits à eux-mêmes, tu sais, je pense, quelle figure ils font ; tu l'as sans doute remarqué.

— Oui, dit-il.

— On peut les comparer, repris-je, à ces visages qui, n'ayant d'autre beauté que leur fraîcheur, cessent d'attirer les yeux, quand la fleur de la jeunesse les a quittés.

— La comparaison est juste, dit-il.

*Republic*, X, 598 d – 601 b, trans. Chambry

— Ce qui se prête à des imitations multiples et variées, c'est la partie irascible ; au contraire le caractère sage et calme, toujours égal à lui-même, n'est pas facile à imiter, ni, si on l'imité, facile à concevoir, surtout pour une foule en fête et pour des gens de toute sorte assemblés dans un théâtre ; car l'état d'âme dont on leur offrirait l'imitation leur est chose inconnue.

— Assurément.

— Il est évident d'ailleurs que le poète imitateur n'est pas naturellement porté vers ce principe rationnel de l'âme, ni propre, par son talent, à lui donner satisfaction, s'il veut gagner les suffrages de la foule, mais qu'il est fait pour le caractère passionné et varié, qui est facile à imiter.

— Évidemment.

— Dès lors nous avons raison de nous attaquer à lui tout de suite, et de le mettre sur la même ligne que le peintre ; car il lui ressemble en ce qu'il fait des ouvrages de peu de prix, si on les rapproche de la vérité, et il lui ressemble encore par les rapports qu'il a avec la partie de l'âme qui est de peu de prix aussi, tandis qu'il n'en a pas avec la meilleure. Aussi voyons-nous là une première raison qui nous justifie de lui refuser l'entrée d'un État qui doit être gouverné par de bonnes lois, puisqu'il réveille cette mauvaise partie de l'âme, la nourrit, la fortifie et par là ruine la raison (*logistikon*), ainsi qu'il arrive dans un État, lorsqu'on donne la force et le pouvoir à des méchants et qu'on fait périr les plus sages. De même nous dirons du poète imitateur qu'il implante dans l'âme de chaque individu un mauvais gouvernement, en flattant la partie déraisonnable, qui en sait pas distinguer ce qui est plus grand de ce qui est plus petit et qui tient les mêmes choses tantôt pour grandes, tantôt pour petites ; qu'il crée des fantômes et qu'il est toujours à une distance infinie de la vérité.

— Assurément.

*Republic*, X, 604 d – 605 c, trans. Chambry

— Ainsi, Glaucon, repris-je, quand tu rencontreras des admirateurs d'Homère disant que ce poète a été l'instituteur de la Grèce, et que pour l'administration et l'éducation des hommes il mérite qu'on le prenne et qu'on l'étudie, et qu'on règle selon ses préceptes toute sa conduite, il faudra les saluer et les baiser comme des gens du plus grand mérite possible, et leur accorder qu'Homère est le plus grand des poètes et le premier des poètes tragiques, mais se souvenir qu'en fait de poésie il ne faut admettre dans la cité que des hymnes aux dieux et des éloges des gens de bien. Si au contraire tu y reçois la muse plaisante, soit épique, soit lyrique, le plaisir et la douleur régneront ensemble dans ton État à la place de la loi et du principe que la communauté reconnaît en toute circonstance pour être le meilleur.

— Rien n'est plus vrai, dit-il.

— Voilà, repris-je, ce que je voulais dire, en revenant à la poésie, pour me justifier d'avoir précédemment banni de notre république un art aussi frivole : la raison nous en faisait un devoir. Disons-lui encore, pour qu'elle ne nous accuse pas de dureté et de rusticité, que ce n'est pas d'aujourd'hui que date la brouille entre la philosophie et la poésie, témoins ces traits : “la chienne glapissante qui aboie contre son maître”, “l'homme supérieur en sots bavardages”, “la bande des philosophes (*sophôn*) qui ont maîtrisé Zeus”, “ces penseurs qui coupent les idées en

quatre, tant ils sont gueux”, et mille autres qui témoignent de leur vieil antagonisme. Malgré cela protestons hautement que, si la poésie imitative qui a pour objet le plaisir peut prouver par quelque raison qu’elle doit avoir sa place dans une cité bien ordonnée, nous l’y ramènerons de grand cœur ; car nous avons conscience du charme qu’elle exerce sur nous ; mais il serait impie de trahir ce qu’on regarde comme la vérité. Toi-même, cher ami, ne sens-tu pas le charme de la poésie, surtout quand tu la regardes dans Homère ?

— Je le sens vivement.

— C’est donc justice de la laisser rentrer, quand elle se sera justifiée, soit dans un chant lyrique, soit dans toute autre espèce de mètre ?

— Sans contredit.

— Nous accorderons aussi à ses défenseurs qui, sans être poètes, sont amateurs de la poésie, de parler pour elle en prose et de nous démontrer qu’elle n’est pas seulement agréable, mais qu’elle est encore utile aux États et à la vie humaine, et nous les écouterons de bon cœur ; car ce sera profit pour nous, s’ils nous font voir qu’elle joint l’utile à l’agréable.

— Cela n’est pas douteux, dit-il ; nous y gagnerons.

— Mais s’ils ne peuvent le prouver, cher ami, nous ferons comme les amants qui, reconnaissant les funestes effets de leur passion, s’en détachent à contre-cœur sans doute, mais enfin s’en détachent. Nous aussi, nous avons pour cette poésie un amour que l’éducation de nos belles républiques a fait naître en nos cœurs, et nous aurons plaisir à reconnaître qu’elle est très bonne et très amie de la vérité. Mais tant qu’elle sera incapable de se justifier, nous l’écouterons, en nous redisant les raisons que nous venons de donner, pour nous prémunir contre ses enchantements, et nous prendrons garde de retomber dans la passion qui charma notre enfance et charme encore le commun des hommes. En tout cas, nous sentons bien qu’il ne faut pas rechercher cette espèce de poésie comme un art qui atteigne la vérité et qui mérite notre zèle, mais qu’il faut en l’écouter se défier d’elle et craindre pour le gouvernement de son âme, et enfin observer comme une règle ce que nous avons dit de la poésie.

— Je suis tout à fait d’accord avec toi, dit-il.

— C’est qu’en effet, repris-je, c’est un grand combat, Glaucon, un combat plus grand qu’on ne pense, que celui où il s’agit de devenir bon ou méchant ; aussi ne faut-il nous laisser entraîner ni par la gloire, ni par la richesse, ni par aucune dignité, ni par la poésie même à négliger la justice et les autres vertus.

— Je le conclus avec toi, dit-il, de notre discussion, et tout le monde, je pense, en conviendra comme moi.

*Republic, X, 606 e – 608 b, trans. Chambry*

## 2.1. The Coronation of Voltaire

*Correspondance littéraire, philosophique et critique*, lundi 30 mars 1778

«Non, je ne crois pas qu'en aucun temps le génie et les lettres aient pu s'honorer d'un triomphe plus flatteur et plus touchant que celui dont M. de Voltaire vient de jouir après soixante ans de travaux, de gloire et de persécution.

Cet illustre vieillard a paru aujourd'hui pour la première fois à l'Académie et au spectacle. Un accident très-grave, et qui avait fait craindre pendant plusieurs jours pour sa vie, ne lui avait pas permis de s'y rendre plus tôt. Son carrosse a été suivi dans les cours du Louvre par une foule de peuple empressé à le voir. Il a trouvé toutes les portes, toutes les avenues de l'Académie, assiégées d'une multitude qui ne s'ouvrait que lentement à son passage, et se précipitait aussitôt sur ses pas avec des applaudissements et des acclamations multipliés. L'Académie est venue au-devant de lui jusque dans la première salle, honneur qu'elle n'avait jamais fait à aucun de ses membres, pas même aux princes étrangers qui ont daigné assister à ses assemblées. On l'a fait asseoir à la place du directeur, et, par un choix unanime, on l'a pressé de vouloir bien en accepter la charge, qui allait être vacante à la fin du trimestre de janvier. Quoique l'Académie soit dans l'usage de faire tirer cette charge au sort, elle a jugé, sans doute avec raison, que déroger ainsi à ses coutumes en faveur d'un grand homme, c'était suivre en effet l'esprit et les intentions de leur fondateur. [...]

Les hommages que M. de Voltaire a reçus à l'Académie n'ont été que le prélude de ceux qui l'attendaient au théâtre de la nation. Sa marche depuis le vieux Louvre jusqu'aux Tuileries a été une espèce de triomphe public. Toute la cour des Princes, qui est immense, jusqu'à l'entrée du Carrousel, était remplie de monde ; il n'y en avait guère moins sur la grande terrasse du jardin, et cette multitude était composée de tout sexe, de tout âge et de toute condition. Du plus loin qu'on a pu apercevoir sa voiture, il s'est élevé un cri de joie universelle ; les acclamations, les battements de mains, les transports ont redoublé à mesure qu'il approchait ; et quand on l'a vu, ce vieillard respectable chargé de tant d'années et de tant de gloire, quand on l'a vu descendre appuyé sur deux bras, l'attendrissement et l'admiration ont été au comble. La foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui ; elle se pressait davantage pour le défendre contre elle-même. Toutes les bornes, toutes les barrières, toutes les croisées, étaient remplies de spectateurs, et le carrosse à peine arrêté, on était déjà monté sur l'impériale et même jusque sur les roues pour contempler la divinité de plus près. Dans la salle même, l'enthousiasme du public, que l'on ne croyait pas pouvoir aller plus loin, a paru redoubler encore lorsque M. de Voltaire, placé aux secondes, dans la loge des gentilshommes de la chambre entre M<sup>me</sup> Denis et M<sup>me</sup> de Villette, le sieur Brizard est venu apporter une couronne de laurier que M<sup>me</sup> de Villette a posée sur la tête du grand homme, mais qu'il a retirée aussitôt, quoique le public le pressât de la garder par des battements de mains et par des cris qui retentissaient de tous les coins de la salle avec un fracas inouï. Toutes les femmes étaient debout. Il y avait plus de monde encore dans les corridors que dans les loges.

Toute la Comédie, avant la toile levée, s'était avancée sur les bords du théâtre. On s'étouffait jusqu'à l'entrée du parterre, où plusieurs femmes étaient descendues, n'ayant pas pu trouver ailleurs des places pour voir quelques instants l'objet de tant d'adorations. J'ai vu le moment où la partie du parterre qui se trouve sous les loges allait se mettre à genoux, désespérant de le voir d'une autre manière. Toute la salle était obscurcie par la poussière qu'excitait le flux et le reflux de la multitude agitée. Ce transport, cette espèce de délire universel a duré plus de vingt minutes, et ce n'est pas sans peine que les Comédiens ont pu parvenir enfin à commencer la pièce. C'était *Irène* qu'on donnait pour la sixième fois. Jamais cette tragédie n'a été mieux jouée, jamais elle n'a été moins écoutée, jamais elle n'a été plus applaudie. La toile baissée, les cris, les applaudissements, se sont renouvelés avec plus de vivacité que jamais. L'illustre vieillard s'est levé pour remercier le public, et l'instant après on a vu sur un piédestal, au milieu du théâtre, le buste de ce grand homme, tous les acteurs et toutes les actrices rangés en cintre autour du buste, des guirlandes et des couronnes à la main, tout le public qui se trouvait dans les coulisses derrière eux, et dans l'enfoncement de la scène les gardes qui avaient servi dans la tragédie ; de sorte que le théâtre dans ce moment représentait parfaitement une place publique où l'on venait ériger un monument à la gloire du génie. À ce spectacle sublime et touchant, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou d'Athènes ? Le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillements, des cris de joie, de reconnaissance et d'admiration. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance, n'ont osé rugir qu'en secret ; et, pour la première fois peut-être, on a vu l'opinion publique, en France, jouir avec éclat de tout son empire. C'est Brizard, en habit de Léonce, c'est-à-dire en moine de Saint-Basile, qui a posé la première couronne sur le buste ; les autres acteurs ont suivi son exemple ; et, après l'avoir ainsi couvert de lauriers, M<sup>me</sup> Vestris s'est avancée sur le bord de la scène pour adresser au dieu même de la fête ces vers, que M. de Saint-Marc venait de faire sur-le-champ :

Aux yeux de Paris enchanté  
 Reçois en ce jour un hommage  
 Que confirmera d'âge en âge  
 La sévère postérité.  
 Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage  
 Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.  
 Voltaire, reçois la couronne  
 Que l'on vient de te présenter ;  
 Il est beau de la mériter  
 Quand c'est la France qui la donne.

Ces vers avaient du moins le mérite du moment ; le public y a trouvé une partie des sentiments dont il était animé, et cela suffisait pour les faire recevoir avec transport. On les a fait répéter à M<sup>me</sup> Vestris, et il s'en est répandu mille copies dans un instant. Le buste est resté sur le théâtre, chargé de lauriers, pendant toute la petite pièce. On donnait *Nanine*, qui n'a pas moins été applaudie qu'*Irène*, quoiqu'elle ne fût guère mieux jouée ; mais la présence du dieu faisait tout pardonner, rendait tout intéressant.

Le moment où M. de Voltaire est sorti du spectacle a paru plus touchant encore que celui de son entrée ; il semblait succomber sous le faix de l'âge et des lauriers dont on venait de charger sa tête. Il paraissait vivement attendri ; ses yeux étincelaient encore à travers la pâleur de son visage ; mais on croyait voir qu'il ne respirait plus que par le sentiment de sa gloire. Toutes les femmes s'étaient rangées, et dans les corridors et dans l'escalier, sur son passage ; elles le portaient pour ainsi dire dans leurs bras : c'est

ainsi qu'il est arrivé jusqu'à la portière de son carrosse. On l'a retenu le plus longtemps qu'il a été possible à la porte de la Comédie. Le peuple criait : *Des flambeaux, des flambeaux ! que tout le monde puisse le voir !* Quand il a été dans sa voiture, la foule s'est pressée autour de lui ; on est monté sur le marchepied, on s'est accroché aux portières du carrosse pour lui baiser les mains. Des gens du peuple criaient : *C'est lui qui a fait Œdipe, Mérope, Zaïre ; c'est lui qui a chanté notre bon roi*, etc. On a supplié le cocher d'aller au pas, afin de pouvoir le suivre, et une partie du peuple l'a accompagné ainsi, en criant des *Vive Voltaire !* jusqu'au Pont-Royal. Nous ne devons pas oublier ici que M. le comte d'Artois, qui était à l'Opéra avec la reine, l'a quittée un moment pour venir à la Comédie-Française, et qu'avant la fin du spectacle il a envoyé son capitaine des gardes, M. le prince d'Hénin, dans la loge de M. de Voltaire, pour lui dire de sa part tout l'intérêt qu'il prenait à son triomphe, et tout le plaisir qu'il avait eu de joindre ses hommages à ceux de la nation. Quel gré cette nation aimable et sensible n'aurait-elle pas su à M. le comte d'Artois si, en se mettant un moment au-dessus de l'étiquette, il avait osé partager publiquement l'ivresse dont elle était transportée ! Si, au lieu de M. d'Hénin, on l'eût vu lui-même ajouter quelques fleurs à la couronne du plus beau génie de la France, dont le siècle puisse se glorifier !

Pourquoi les honneurs rendus à M. de Voltaire n'ont-ils jamais été rendus avec le même éclat, avec les mêmes transports ? Est-ce parce que M. de Voltaire est le plus grand homme qui ait jamais existé, et que

Le premier de son siècle il l'eût encore été  
Au siècle de Léon, d'Auguste et d'Alexandre ?

Est-ce parce que jamais personne n'occupa comme lui l'univers pendant soixante ans de sa gloire et de ses travaux ? parce que personne n'eut jamais comme lui l'art de réveiller sans cesse l'intérêt, la curiosité, l'admiration publique ? Tout cela peut être vrai, parfaitement vrai, je n'en suis pas moins persuadé que M. de Voltaire lui-même, toutes choses d'ailleurs égales, n'eût point joui du même triomphe sous le règne de Louis XIV, qui aimait les lettres parce qu'il aimait la louange, qui favorisait le génie et les arts, mais qui prétendait toujours leur donner la loi, et qui avait imprimé dans l'esprit de ses peuples une telle dévotion pour le trône et pour sa propre personne que l'on aurait craint de commettre un acte d'idolâtrie en prodiguant à un simple particulier des hommages dont lui-même eût été jaloux. L'enthousiasme avec lequel on vient de faire l'apothéose de M. de Voltaire, de son vivant, est donc la juste récompense, non-seulement des merveilles qu'a produites son génie, mais aussi de l'heureuse révolution qu'il a su faire et dans les mœurs et dans l'esprit de son siècle, en combattant les préjugés de tous les ordres et de tous les rangs, en donnant aux lettres plus de considération et plus de dignité, à l'opinion même un empire plus libre et plus indépendant de toute autre puissance que celle du génie et de la raison<sup>2</sup>. »

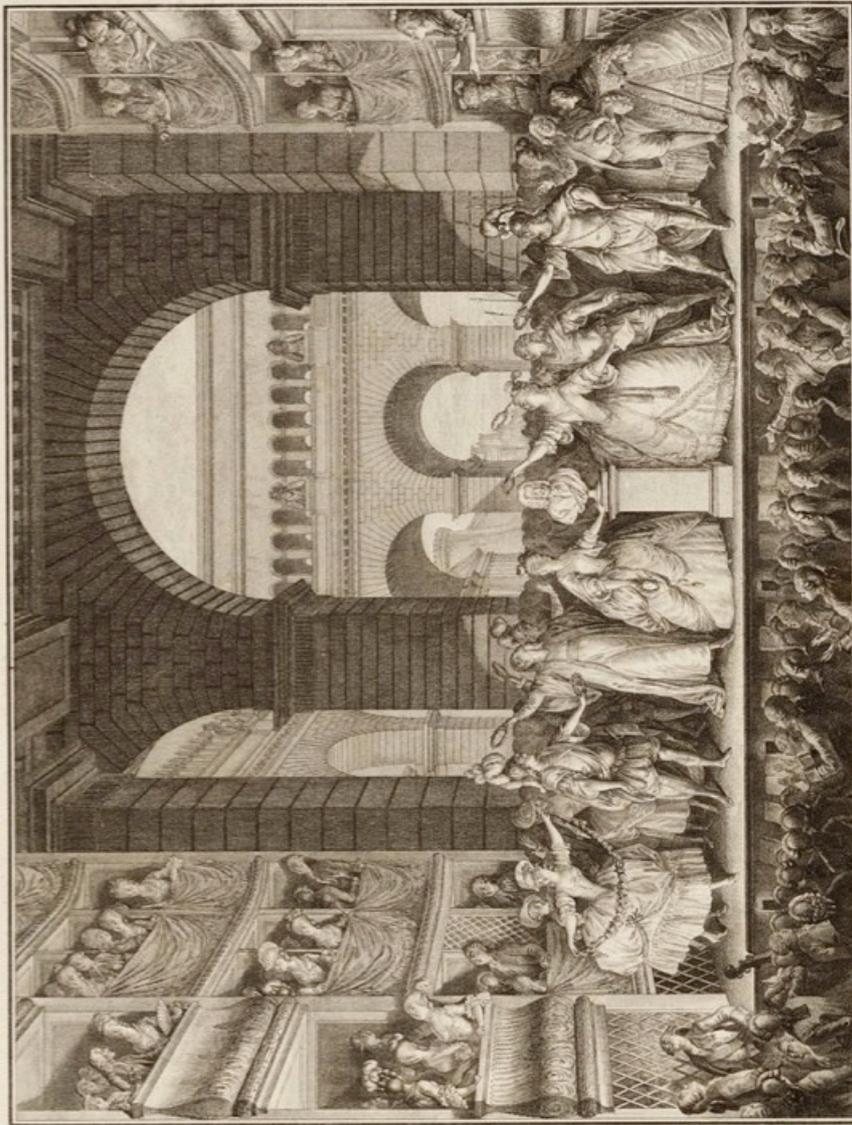
Lettre de Jean Paul André de Razins, marquis de Saint-Marc,  
à Simon Nicolas Henri Linguet, 1<sup>er</sup> avril 1778

« Tout ce qui regarde Monsieur de Voltaire, Monsieur, a des droits à la célébrité, et ce qui est arrivé lundi n'est pas fait pour être passé sous silence. Je vais avoir l'honneur de vous en rendre compte, et, ce qui vous surprendra, c'est que j'y ai été pour

<sup>2</sup> 2. Grimm, Diderot, Raynal et alii, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Garnier, 1880, t. 12, p. 68-73.

quelque chose malgré moi, en quelque manière. M. de Voltaire a voulu venir, pour la première fois depuis sa longue absence, lundi dernier au spectacle, et voir la sixième représentation de sa tragédie d'Irène. Après avoir été à l'académie, il est venu du Louvre à la comédie française. Sa voiture a été constamment entourée d'une double haie de curieux. Arrivé dans la cour des Tuilleries, il a eu toute la peine possible à traverser, en voiture, la foule qui l'accablait d'applaudissemens, et toute la garde française a été obligé de faire les plus grands efforts pour lui ouvrir un passage jusqu'à la loge des p. gentilshommes. Jugez des applaudissemens qu'il a reçus en paraissant dans la Salle ! Jamais on n'a vu, ou n'a entendu rien de pareil. Jamais il n'y a eu de triomphe aussi flatteur. Un comédien est venu lui porter une couronne de laurier et l'a remise à M<sup>de</sup> de Villette qui était à côté de lui. Elle l'a placée sur la tête de M. de Voltaire, et les applaudissemens ont redoublé. Mais M. de Voltaire l'a arrachée de dessus sa tête, et l'a rendue à M<sup>de</sup> de Villette qui a fait de vains efforts pour la lui remettre. La pièce a commencé, et a été sans cesse applaudie. Au 4<sup>e</sup> acte, étant incommodé de la chaleur, je suis descendu dans le foier, j'ai vu en arrivant qu'on emportait le buste de M. de Voltaire. J'ai demandé à M<sup>lle</sup> Fannier ce qu'on allait faire de ce buste. Elle m'a répondu que les comédiens venaient de décider, dans le moment, de le placer, après la tragédie, sur le théâtre où on le couronnerait de lauriers. J'ai demandé si cette scène serait muette ; on m'a répondu qu'oui. J'ai répliqué que je craignais qu'elle ne fût un peu froide. Sur cela M<sup>lle</sup> Fannier, et ses voisins, m'ont prié, pressé de faire quelques vers. Je m'y suis refusé, en disant qu'il serait trop hardi de faire un impromptu pour M. de Voltaire, de présenter un impromptu au public. Un moment après, par réflexion, ou faute de réflexion, je me suis levé en disant : allons ; la circonstance excuse tout. J'ai pris mon craion, un dessus de lettre, fait les dix vers que je transcrirai ci après. On les a portés sur le champ, c'est-à-dire avant la fin du 4<sup>e</sup> acte, à M<sup>e</sup> Vestris qui jouait le rôle d'Irene, et il a été résolu qu'elle les lirait. La pièce finit ; la toile se baisse ; elle se relève, et laisse voir le buste de M. de Voltaire, couronné de laurier, et environné d'une grande partie des comédiens qui offraient à ce buste de nouvelles couronnes. Tout le fond du théâtre était garni de spectateurs à qui, par extraordinaire, on avait laissé entendre la tragédie dans les coulisses. Toute la salle a applaudi avec transport pendant plus de cinq minutes. M<sup>de</sup> Vestris s'est avancée, et a lu les vers qui ont été accueillis de même. On a crié bis, et la reprise a été traitée tout aussi favorablement, tant tout ce qui avait rapport à M. de Voltaire avait alors des droits sur l'enthousiasme du public. En moins d'une demi-heure il s'est fait 2 mille copies aumoins de ces vers, et, quoique je n'en aie guères fait d'aussi médiocres, comme vous le verrez, jamais rien n'a eu plus de succès, parce qu'on m'a eu gré d'avoir saisi la circonstance, et tenu compte du peu de tems que j'avais pu employer à les faire. Les têtes étaient si échauffées par M. de Voltaire, et pour lui que, dans le foier, dans les corridors, des hommes, des femmes à qui je n'ai parlé de ma vie, m'arrêtaient, et me complimentaient outre mesure. Je ne dois pas oublier quelques mots qui sont échappés à l'âme de M de Voltaire pendant la représentation, et après. *Ils veulent donc me faire mourir. Ils m'ont accablé de bonheur.* [...] <sup>3</sup> »

3. Voltaire, *Correspondance*, éd. Theodore Besterman, Banbury (Oxfordshire), Voltaire Foundation, 1976, vol. 45, p. 280-281 (D21139). L'orthographe du manuscrit original, conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote NAF 24013, f<sup>o</sup> 314-315, est conservée dans la transcription. Pour un autre témoignage, concordant, on pourra aussi se reporter au *Journal encyclopédique ou universel*, t. III, 3<sup>e</sup> partie, 1<sup>er</sup> mai 1778.



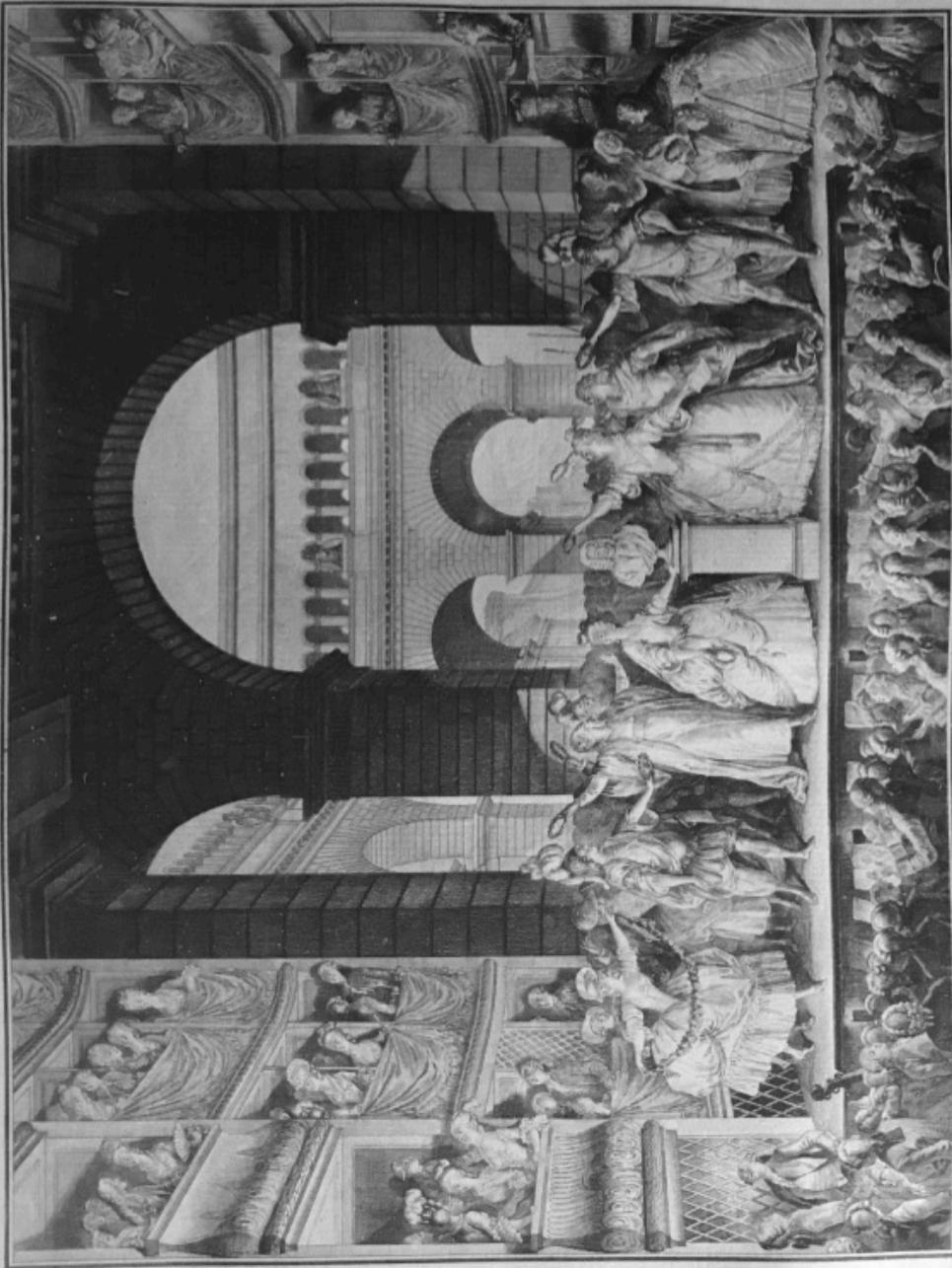
COURONNEMENT DE VOLTAIRE

à la Comédie Française le 30 Mars 1764, par le Comte de Ferney, Comte de Voltaire

Madame La Marquise de Voltaire



Paris chez la Citoyenne de la Cour de la Comédie Française, par le Comte de Ferney, Comte de Voltaire, avec le Privilège du Roi. 1764.



**HOMMAGES RENDUS A VOLTAIRE.**

Sur le théâtre Français le 26 Mars 1778, après la séance d'apothéose d'Épique.

*Gravé par le dessinateur et la superposition, qui il ne cessait de démasquer et de combattre. Voltaire, après un exil de quarante années, reparut triomphant au milieu de son peuple, et dans un instant lui décerna la victoire éternelle, prévoyant les honneurs que la nation rendit depuis à ce grand homme, en ordonnant que ses cendres fussent déposées au Panthéon français.*

## 2.2. Flaubert and Zola against the Bourgeois

### Gustave Flaubert

Que dites-vous du père Sainte-Beuve ? Je l'ai trouvé très beau ! Il a défendu la cohorte vaillamment, et en bons termes. Ses adversaires me paraissent d'une médiocrité désespérante !

D'où vient donc cette haine contre la littérature ? Est-ce envie ou bêtise ? L'une et l'autre, sans doute, avec une forte dose d'hypocrisie, en sus.

Letter to Princess Mathilde, 2 July 1867

Axiome : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de "bourgeois" les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour parler mieux, la tradition de l'Humanité.

Letter to George Sand, 17 May 1867

### Émile Zola

La littérature, à ses yeux [Flaubert], était une fonction supérieure, la seule fonction importante du monde. Aussi voulait-il qu'on fût respectueux pour elle. Sa grande rancune contre les hommes venait beaucoup de leur indifférence en art, de leur sourde défiance, de leur peur vague devant le style travaillé et éclatant. Il avait un mot qu'il répétait souvent de sa voix terrible : « La haine de la littérature ! La haine de la littérature ! » ; et, cette haine, il la retrouvait partout, chez les hommes politiques plus encore que chez les bourgeois.

« Mes souvenirs sur Gustave Flaubert »,  
*Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 11 décembre 1880, p. 199

Quand on a échoué en tout et partout, quand on a été avocat médiocre, journaliste médiocre, homme médiocre des pieds à la tête, la politique vous prend et fait de vous un ministre aussi bon qu'un autre, régnavant en parvenu plus ou moins modeste et aimable sur l'intelligence française. Voilà les faits.

Mon Dieu ! Les faits sont encore acceptables, car il s'en passe journellement d'aussi étranges. L'observateur s'habitue et se contente de sourire. Mais où mon cœur se soulève, c'est lorsque ces gens-là affectent de nous mépriser et de nous protéger. Nous ne sommes que des écrivains, nous comptons à peine ; on nous limite notre place au soleil, on nous place au bas bout de la table. Eh ! puisque les situations sont connues, messieurs, nous entendons passer les premiers, avoir toute la table et prendre tout le soleil.

*Le Roman expérimental* (1880), Paris, Charpentier, 1881, p. 358-359

Mais Sandoz, assis devant sa table, les coudes parmi les pages du livre en train, écrites dans la matinée, se mit à parler du premier roman de sa série, qu'il avait publié en octobre. Ah ! on le lui arrangeait, son pauvre bouquin ! C'était un égorgement, un massacre, toute la critique hurlant à ses trousses, une bordée d'imprécations, comme s'il eût assassiné les gens, à la corne d'un bois. Et il en riait, excité plutôt, les épaules solides, avec la tranquille carrure du travailleur qui sait où il va. Un étonnement seul lui restait, la profonde inintelligence de ces gaillards, dont les articles bâclés sur des coins de bureau, le couvraient de boue, sans paraître soupçonner la moindre de ses intentions. Tout se trouvait jeté dans le baquet aux injures : son étude nouvelle de l'homme physiologique, le rôle tout-puissant rendu aux milieux, la vaste nature éternellement en création, la vie enfin, la vie totale, universelle, qui va d'un bout de l'animalité

à l'autre, sans haut ni bas, sans beauté ni laideur ; et les audaces de langage, la conviction que tout doit se dire, qu'il y a des mots abominables nécessaires comme des fers rouges, qu'une langue sort enrichie de ces bains de force ; et surtout l'acte sexuel, l'origine et l'achèvement continu du monde, tiré de la honte où on le cache, remis dans sa gloire, sous le soleil. Qu'on se fâchât, il l'admettait aisément ; mais il aurait voulu au moins qu'on lui fît l'honneur de comprendre et de se fâcher pour ses audaces, non pour les saletés imbéciles qu'on lui prêtait.

— Tiens ! continua-t-il, je crois qu'il y a encore plus de niais que de méchants... C'est la forme qui les enrage en moi, la phrase écrite, l'image, la vie du style. Oui, la haine de la littérature, toute la bourgeoisie en crève !

*L'Œuvre*, 1886

### 3. C. P. Snow and the Two Cultures

C.P. Snow

THE REDE LECTURE, 1959 © Cambridge University Press

#### 1

#### THE TWO CULTURES

It is about three years since I made a sketch in print of a problem which had been on my mind for some time.<sup>1</sup> It was a problem I could not avoid just because of the circumstances of my life. The only credentials I had to ruminate on the subject at all came through those circumstances, through nothing more than a set of chances. Anyone with similar experience would have seen much the same things and I think made very much the same comments about them. It just happened to be an unusual experience. By training I was a scientist: by vocation I was a writer. That was all. It was a piece of luck, if you like, that arose through coming from a poor home.

But my personal history isn't the point now. All that I need say is that I came to Cambridge and did a bit of research here at a time of major scientific activity. I was privileged to have a ringside view of one of the most wonderful creative periods in all physics. And it happened through the flukes of war— including meeting W. L. Bragg in the buffet on Kettering station on a very cold morning in 1939, which had a determining influence on my practical life—that I was able, and indeed morally forced, to keep that ringside view ever since. So for thirty years I have had to be in touch with scientists not only out of curiosity, but as part of a working existence. During the same thirty years I was trying to shape the books I wanted to write, which in due course took me among writers.

There have been plenty of days when I have spent the working hours with scientists and then gone off at night with some literary colleagues. I mean that literally. I have had, of course, intimate friends among both scientists and writers. It was through living among these groups and much more, I think, through moving regularly from one to the other and back again that I got occupied with the problem of what, long before I put it on paper, I christened to myself as the 'two cultures'. For constantly I felt I was moving among two groups—comparable in intelligence, identical in race, not grossly different in social origin, earning about the same incomes, who had almost ceased to communicate at all, who in intellectual, moral and psychological climate had so little in common that instead of going from Burlington House or South Kensington to Chelsea, one might have crossed an ocean.

In fact, one had travelled much further than across an ocean—because after a few thousand Atlantic miles, one found Greenwich Village talking precisely the same language as Chelsea, and both having about as much communication with M.I.T. as though the scientists spoke nothing but Tibetan. For this is not just our problem; owing to some of our educational and social idiosyncrasies, it is slightly exaggerated here, owing to another English social peculiarity it is slightly minimised; by and large this is a problem of the entire West.

By this I intend something serious. I am not thinking of the pleasant story of how one of the more convivial Oxford great dons—I have heard the story attributed to A. L. Smith—came over to Cambridge to dine. The date is perhaps the 1890s. I think it must have been at St. John's, or possibly Trinity. Anyway, Smith was sitting at the right hand of the President—or Vice-Master—and he was a man who liked to include all round him in the conversation, although he was not immediately encouraged by the expressions of his neighbours. He addressed some cheerful Oxonian chit-chat at the one opposite to him, and got a grunt. He then tried the man on his own right hand and got another grunt. Then, rather to his surprise, one looked at the other

and said, "Do you know what he's talking about?" "I haven't the least idea." At this, even Smith was getting out of his depth. But the President, acting as a social emollient, put him at his ease by saying, "Oh, those are mathematicians! We never talk to *them*."

No, I intend something serious. I believe the intellectual life of the whole of western society is increasingly being split into two polar groups. When I say the intellectual life, I mean to include also a large part of our practical life, because I should be the last person to suggest the two can at the deepest level be distinguished. I shall come back to the practical life a little later. Two polar groups: at one pole we have the literary intellectuals, who incidentally while no one was looking took to referring to themselves as 'intellectuals' as though there were no others. I remember G. H. Hardy once remarking to me in mild puzzlement, some time in the 1930s: "Have you noticed how the word 'intellectual' is used nowadays? There seems to be a new definition which certainly doesn't include Rutherford or Eddington or Dirac or Adrian or me. It does seem rather odd, don't y'know?".<sup>2</sup>

Literary intellectuals at one pole—at the other scientists, and as the most representative, the physical scientists. Between the two a gulf of mutual incomprehension—sometimes (particularly among the young) hostility and dislike, but most of all lack of understanding. They have a curious distorted image of each other. Their attitudes are so different that, even on the level of emotion, they can't find much common ground. Non-scientists tend to think of scientists as brash and boastful. They hear Mr. T. S. Eliot, who just for these illustrations we can take as an archetypal figure, saying about his attempts to revive verse-drama that we can hope for very little, but that he would feel content if he and his co-workers could prepare the ground for a new Kyd or a new Greene. That is the tone, restricted and constrained, with which literary intellectuals are at home: it is the subdued voice of their culture. Then they hear a much louder voice, that of another archetypal figure, Rutherford, trumpeting: "This is the heroic age of science! This is the Elizabethan age!" Many of us heard that, and a good many other statements beside which that was mild; and we weren't left in any doubt whom Rutherford was casting for the role of Shakespeare. What is hard for the literary intellectuals to understand, imaginatively or intellectually, is that he was absolutely right.

And compare "this is the way the world ends, not with a bang but a whimper—incidentally, one of the least likely scientific prophecies ever made—compare that with Rutherford's famous repartee, "Lucky fellow, Rutherford, always on the crest of the wave." "Well, I made the wave, didn't I?"

The non-scientists have a rooted impression that the scientists are shallowly optimistic, unaware of man's condition. On the other hand, the scientists believe that the literary intellectuals are totally lacking in foresight, peculiarly unconcerned with their brother men, in a deep sense anti-intellectual, anxious to restrict both art and thought to the existential moment. And so on. Anyone with a mild talent for invective could produce plenty of this kind of subterranean back-chat. On each side there is some of it which is not entirely baseless. It is all destructive. Much of it rests on misinterpretations which are dangerous. I should like to deal with two of the most profound of these now, one on each side.

First, about the scientists' optimism. This is an accusation which has been made so often that it has become a platitude. It has been made by some of the acutest non-scientific minds of the day. But it depends upon a confusion between the individual experience and the social experience, between the individual condition of man and his social condition. Most of the scientists I have known well have felt—just as deeply as the non-scientists I have known well—that the individual condition of each of us is tragic. Each of us is alone: sometimes we escape from solitariness, through love or affection or perhaps creative moments, but those triumphs of life are pools of light we make for ourselves while the edge of the road is black: each of us dies alone. Some scientists I have known have had faith in revealed religion. Perhaps with them the sense of the tragic condition is not so strong. I don't know. With most people of deep feeling,

however high-spirited and happy they are, sometimes most with those who are happiest and most high-spirited, it seems to be right in the fibres, part of the weight of lift. That is as true of the scientists I have known best as of anyone at all.

But nearly all of them—and this is where the colour of hope genuinely comes in—would see no reason why, just because the individual condition is tragic, so must the social condition be. Each of us is solitary: each of us dies alone: all right, that's a fate against which we can't struggle—but there is plenty in our condition which is not fate and against which we are less than human unless we do struggle.

Most of our fellow human beings, for instance, are underfed and die before their time. In the crudest terms, *that* is the social condition. There is a moral trap which comes through the insight into man's loneliness: it tempts one to sit back, complacent in one's unique tragedy, and let the others go without a meal.

As a group, the scientists fall into that trap less than others. They are inclined to be impatient to see if something can be done: and inclined to think that it can be done, until it's proved otherwise. That is their real optimism, and it's an optimism that the rest of us badly need.

In reverse, the same spirit, tough and good and determined to fight it out at the side of their brother men, has made scientists regard the other culture's social attitudes as contemptible. That is too facile: some of them are, but they are a temporary phase and not to be taken as representative.

I remember being cross-examined by a scientist of distinction. "Why do most writers take on social opinions which would have been thought distinctly uncivilised and *démodé* at the time of the Plantagenets? Wasn't that true of most of the famous twentieth-century writers? Yeats, Pound, Wyndham Lewis, nine out of ten of those who have dominated literary sensibility in our time—weren't they not only politically silly, but politically wicked? Didn't the influence of all they represent bring Auschwitz that much nearer?"

I thought at the time, and I still think, that the correct answer was not to defend the indefensible. It was no use saying that Yeats, according to friends whose judgment I trust, was a man of singular magnanimity of character, as well as a great poet. It was no use denying the facts, which are broadly true. The honest answer was that there is, in fact, a connection, which literary persons were culpably slow to see, between some kinds of early twentieth-century art and the most imbecile expressions of anti-social feeling.<sup>3</sup> That was one reason, among many, why some of us turned our backs on the art and tried to hack out a new or different way for ourselves.<sup>4</sup>

But though many of those writers dominated literary sensibility for a generation, that is no longer so, or at least to nothing like the same extent. Literature changes more slowly than science. It hasn't the same automatic corrective, and so its misguided periods are longer. But it is ill-considered of scientists to judge writers on the evidence of the period 1914-30.

Those are two of the misunderstandings between the two cultures. I should say, since I began to talk about them—the two cultures, that is—I have had some criticism. Most of my scientific acquaintances think that there is something in it, and so do most of the practising artists I know. But I have been argued with by non-scientists of strong down-to-earth interests. Their view is that it is an over-simplification, and that if one is going to talk in these terms there ought to be at least three cultures. They argue that, though they are not scientists themselves, they would share a good deal of the scientific feeling. They would have as little use—perhaps, since they knew more about it, even less use—for the recent literary culture as the scientists themselves. J. H. Plumb, Alan Bullock and some of my American sociological friends have said that they vigorously refuse to be corralled in a cultural box with people they wouldn't be seen dead with, or to be regarded as helping to produce a climate which would not permit of social hope.

I respect those arguments. The number 2 is a very dangerous number: that is why the dialectic is a dangerous process. Attempts to divide anything into two ought to be regarded with

much suspicion. I have thought a long time about going in for further refinements: but in the end I have decided against. I was searching for something a little more than a dashing metaphor, a good deal less than a cultural map: and for those purposes the two cultures is about right, and subtilising any more would bring more disadvantages than it's worth.

At one pole, the scientific culture really is a culture, not only in an intellectual but also in an anthropological sense. That is, its members need not, and of course often do not, always completely understand each other; biologists more often than not will have a pretty hazy idea of contemporary physics; but there are common attitudes, common standards and patterns of behaviour, common approaches and assumptions. This goes surprisingly wide and deep. It cuts across other mental patterns, such as those of religion or politics or class.

Statistically, I suppose slightly more scientists are in religious terms unbelievers, compared with the rest of the intellectual world—though there are plenty who are religious, and that seems to be increasingly so among the young. Statistically also, slightly more scientists are on the Left in open politics though again, plenty always have called themselves conservatives; and that also seems to be more common among the young. Compared with the rest of the intellectual world, considerably more scientists in this country and probably in the U.S. come from poor families.<sup>5</sup>

Yet over a whole range of thought and behaviour, none of that matters very much. In their working, and in much of their emotional life, their attitudes are closer to other scientists than to non-scientists who in religion or politics or class have the same labels as themselves. If I were to risk a piece of shorthand, I should say that naturally they had the future in their bones.

They may or may not like it, but they have it. That was as true of the conservatives J.J. Thomson and Lindemann as of the radicals Einstein or Blackett: as true of the Christian A. H. Compton as of the materialist Bernal: of the aristocrats de Broglie or Russell as of the proletarian Faraday: of those born rich, like Thomas Merton or Victor Rothschild, as of Rutherford, who was the son of an odd-job handyman. Without thinking about it, they respond alike. That is what culture means.

At the other pole, the spread of attitudes is wider. It is obvious that between the two, as one moves through intellectual society from the physicists to the literary intellectuals, there are all kinds of tones of feeling on the way. But I believe the pole of total incomprehension of science radiates its influence on all the rest. That total incomprehension gives, much more pervasively than we realise, living in it, an unscientific flavour to the whole 'traditional' culture, and that unscientific flavour is often, much more than we admit, on the point of turning anti-scientific. The feelings of one pole become the anti-feelings of the other. If the scientists have the future in their bones, then the traditional culture responds by wishing the future did not exist.<sup>6</sup> It is the traditional culture, to an extent remarkably little diminished by the emergence of the scientific one, which manages the western world.

This polarisation is sheer loss to us all. To us as people, and to our society. It is at the same time practical and intellectual and creative loss, and I repeat that it is false to imagine that those three considerations are clearly separable. But for a moment I want to concentrate on the intellectual loss.

The degree of incomprehension on both sides is the kind of joke which has gone sour. There are about fifty thousand working scientists in the country and about eighty thousand professional engineers or applied scientists. During the war and in the years since, my colleagues and I have had to interview somewhere between thirty to forty thousand of these—that is, about 25 percent. The number is large enough to give us a fair sample, though of the men we talked to most would still be under forty. We were able to find out a certain amount of what they read and thought about. I confess that even I, who am fond of them and respect them, was a bit shaken. We hadn't quite expected that the links with the traditional culture should be so tenuous, nothing more than a formal touch of the cap.

As one would expect, some of the very best scientists had and have plenty of energy and interest to spare, and we came across several who had read everything that literary people talk about. But that's very rare. Most of the rest, when one tried to probe for what books they had read, would modestly confess, "Well, I've *tried* a bit of Dickens", rather as though Dickens were an extraordinarily esoteric, tangled and dubiously rewarding writer, something like Rainer Maria Rilke. In fact that is exactly how they do regard him: we thought that discovery, that Dickens had been transformed into the type-specimen of literary incomprehensibility, was one of the oddest results of the whole exercise.

But of course, in reading him, in reading almost any writer whom we should value, they are just touching their caps to the traditional culture. They have their own culture, intensive, rigorous, and constantly in action. This culture contains a great deal of argument, usually much more rigorous, and almost always at a higher conceptual level, than literary persons' arguments—even though the scientists do cheerfully use words in senses which literary persons don't recognise, the senses are exact ones, and when they talk about 'subjective', 'objective', 'philosophy' or 'progressive',<sup>7</sup> they know what they mean, even though it isn't what one is accustomed to expect.

Remember, these are very intelligent men. Their culture is in many ways an exacting and admirable one. It doesn't contain much art, with the exception, an important exception, of music. Verbal exchange, insistent argument. Long-playing records. Colour-photography. The ear, to some extent the eye. Books, very little, though perhaps not many would go so far as one hero, who perhaps I should admit was further down the scientific ladder than the people I've been talking about—who, when asked what books he read, replied firmly and confidently: "Books? I prefer to use my books as tools." It was very hard not to let the mind wander—what sort of tool would a book make? Perhaps a hammer? A primitive digging instrument?

Of books, though, very little. And of the books which to most literary persons are bread and butter, novels, history, poetry, plays, almost nothing at all. It isn't that they're not interested in the psychological or moral or social life. In the social life, they certainly are, more than most of us. In the moral, they are by and large the soundest group of intellectuals we have: there is a moral component right in the grain of science itself, and almost all scientists form their own judgments of the moral life. In the psychological they have as much interest as most of us, though occasionally I fancy they come to it rather late. It isn't that they lack the interests. It is much more that the whole literature of the traditional culture doesn't seem to them relevant to those interests. They are, of course, dead wrong. As a result. their imaginative understanding is less than it could be. They are self-impooverished.

But what about the other side? They are impooverished too—perhaps more seriously, because they are vainer about it. They still like to pretend that the traditional culture is the whole of 'culture', as though the natural order didn't exist. As though the exploration of the natural order was of no interest either in its own value or its consequences. As though the scientific edifice of the physical world was not, in its intellectual depth, complexity and articulation, the most beautiful and wonderful collective work of the mind of man. Yet most non-scientists have no conception of that edifice at all. Even if they want to have it, they can't. It is rather as though, over an immense range of intellectual experience, a whole group was tone-deaf. Except that this tone-deafness doesn't come by nature, but by training, or rather the absence of training.

As with the tone-deaf, they don't know what they miss. They give a pitying chuckle at the news of scientists who have never read a major work of English literature. They dismiss them as ignorant specialists. Yet their own ignorance and their own specialisation is just as startling. A good many times I have been present at gatherings of people who, by the standards of the traditional culture, are thought highly educated and who have with considerable gusto been expressing their incredulity at the illiteracy of scientists. Once or twice I have been provoked and have asked the company how many of them could describe the Second Law of

Thermodynamics. The response was cold: it was also negative. Yet I was asking something which is about the scientific equivalent of *Have you read a work of Shakespeare's?*

I now believe that if I had asked an even simpler question—such as, What do you mean by mass, or acceleration, which is the scientific equivalent of saying, *Can you read?*—not more than one in ten of the highly educated would have felt that I was speaking the same language. So the great edifice of modern physics goes up, and the majority of the cleverest people in the western world have about as much insight into it as their neolithic ancestors would have had.

Just one more of those questions, that my non-scientific friends regard as being in the worst of taste. Cambridge is a university where scientists and non-scientists meet every night at dinner.<sup>8</sup> About two years ago, one of the most astonishing discoveries in the whole history of science was brought off. I don't mean the sputnik—that was admirable for quite different reasons, as a feat of organisation and a triumphant use of existing knowledge. No, I mean the discovery at Columbia by Yang and Lee. It is a piece of work of the greatest beauty and originality, but the result is so startling that one forgets how beautiful the thinking is. It makes us think again about some of the fundamentals of the physical world. Intuition, common sense—they are neatly stood on their heads. The result is usually known as the non-conservation of parity. If there were any serious communication between the two cultures, this experiment would have been talked about at every High Table in Cambridge. Was it? I wasn't here: but I should like to ask the question.

There seems then to be no place where the cultures meet. I am not going to waste time saying that this is a pity. It is much worse than that. Soon I shall come to some practical consequences. But at the heart of thought and creation we are letting some of our best chances go by default. The clashing point of two subjects, two disciplines, two cultures—of two galaxies, so far as that goes—ought to produce creative chances. In the history of mental activity that has been where some of the break-throughs came. The chances are there now. But they are there, as it were, in a vacuum, because those in the two cultures can't talk to each other. It is bizarre how very little of twentieth-century science has been assimilated into twentieth-century art. Now and then one used to find poets conscientiously using scientific expressions, and getting them wrong—there was a time when 'refraction' kept cropping up in verse in a mystifying fashion, and when 'polarised light' was used as though writers were under the illusion that it was a specially admirable kind of light.

Of course, that isn't the way that science could be any good to art. It has got to be assimilated along with, and as part and parcel of, the whole of our mental experience, and used as naturally as the rest.

I said earlier that this cultural divide is not just an English phenomenon: it exists all over the western world. But it probably seems at its sharpest in England, for two reasons. One is our fanatical belief in educational specialisation, which is much more deeply ingrained in us than in any country in the world, west or east. The other is our tendency to let our social forms crystallise. This tendency appears to get stronger, not weaker, the more we iron out economic inequalities: and this is specially true in education. It means that once anything like a cultural divide gets established, all the social forces operate to make it not less rigid, but more so.

The two cultures were already dangerously separate sixty years ago; but a prime minister like Lord Salisbury could have his own laboratory at Hatfield, and Arthur Balfour had a somewhat more than amateur interest in natural science. John Anderson did some research in inorganic chemistry in Leipzig before passing first into the Civil Service, and incidentally took a spread of subjects which is now impossible.<sup>9</sup> None of that degree of interchange at the top of the Establishment is likely, or indeed thinkable, now.<sup>10</sup>

In fact, the separation between the scientists and non-scientists is much less bridgeable among the young than it was even thirty years ago. Thirty years ago the cultures had long ceased

to speak to each other: but at least they managed a kind of frozen smile across the gulf. Now the politeness has gone, and they just make faces. It is not only that the young scientists now feel that they are part of a culture on the rise while the other is in retreat. It is also, to be brutal, that the young scientists know that with an indifferent degree they'll get a comfortable job, while their contemporaries and counterparts in English or History will be lucky to earn 60 percent as much. No young scientist of any talent would feel that he isn't wanted or that his work is ridiculous, as did the hero of *Lucky Jim*, and in fact, some of the disgruntlement of Amis and his associates is the disgruntlement of the underemployed arts graduate.

There is only one way out of all this: it is, of course, by rethinking our education. In this country, for the two reasons I have given, that is more difficult than in any other. Nearly everyone will agree that our school education is too specialised. But nearly everyone feels that it is outside the will of man to alter it. Other countries are as dissatisfied with their education as we are, but are not so resigned.

The U.S. teach out of proportion more children up to eighteen than we do: they teach them far more widely, but nothing like so rigorously. They know that: they are hoping to take the problem in hand within ten years, though they may not have all that time to spare. The U.S.S.R. also teach out of proportion more children than we do: they also teach far more widely than we do (it is an absurd western myth that their school education is specialised) but much too rigorously.<sup>11</sup> They know that—and they are beating about to get it right. The Scandinavians, in particular the Swedes, who would make a more sensible job of it than any of us, are handicapped by their practical need to devote an inordinate amount of time to foreign languages. But they too are seized of the problem.

Are we? Have we crystallised so far that we are no longer flexible at all?

Talk to schoolmasters, and they say that our intense specialisation, like nothing else on earth, is dictated by the Oxford and Cambridge scholarship examinations. If that is so, one would have thought it not utterly impracticable to change the Oxford and Cambridge scholarship examinations. Yet one would underestimate the national capacity for the intricate defensive to believe that that was easy. All the lessons of our educational history suggest we are only capable of increasing specialisation, not decreasing it.

Somehow we have set ourselves the task of producing a tiny élite—far smaller proportionately than in any comparable country—educated in one academic skill. For a hundred and fifty years in Cambridge it was mathematics: then it was mathematics or classics: then natural science was allowed in. But still the choice had to be a single one.

It may well be that this process has gone too far to be reversible. I have given reasons why I think it is a disastrous process, for the purpose of a living culture. I am going on to give reasons why I think it is fatal, if we're to perform our practical tasks in the world. But I can think of only one example, in the whole of English educational history, where our pursuit of specialised mental exercises was resisted with success.

It was done here in Cambridge, fifty years ago, when the old order-of-merit in the Mathematical Tripos was abolished. For over a hundred years, the nature of the Tripos had been crystallising. The competition for the top places had got fiercer, and careers hung on them. In most colleges, certainly in my own, if one managed to come out as Senior or Second Wrangler, one was elected a Fellow out of hand. A whole apparatus of coaching had grown up. Men of the quality of Hardy, Littlewood, Russell, Eddington, Jeans, Keynes, went in for two or three years' training for an examination which was intensely competitive and intensely difficult. Most people in Cambridge were very proud of it, with a similar pride to that which almost anyone in England always has for our existing educational institutions, whatever they happen to be. If you study the flysheets of the time, you will find the passionate arguments for keeping the examination precisely as it was to all eternity: it was the only way to keep up standards, it was the only fair test of merit, indeed, the only seriously objective test in the world. The arguments,

in fact, were almost exactly those which are used today with precisely the same passionate sincerity if anyone suggests that the scholarship examinations might conceivably not be immune from change.

In every respect but one, in fact, the old Mathematical Tripos seemed perfect. The one exception, however, appeared to some to be rather important. It was simply—so the young creative mathematicians, such as Hardy and Littlewood, kept saying—that the rating had no intellectual merit at all. They went a little further, and said that the Tripos had killed serious mathematics in England stone dead for a hundred years. Well, even in academic controversy, that took some skirting round, and they got their way. But I have an impression that Cambridge was a good deal more flexible between 1850 and 1914 than it has been in our time. If we had had the old Mathematical Tripos firmly planted among us, should we have ever managed to abolish it?

## 2

### INTELLECTUALS AS NATURAL LUDDITES

The reasons for the existence of the two cultures are many, deep, and complex, some rooted in social histories, some in personal histories, and some in the inner dynamic of the different kinds of mental activity themselves. But I want to isolate one which is not so much a reason as a correlative, something which winds in and out of any of these discussions. It can be said simply, and it is this. If we forget the scientific culture, then the rest of western intellectuals have never tried, wanted, or been able to understand the industrial revolution, much less accept it. Intellectuals, in particular literary intellectuals, are natural Luddites.

That is specially true of this country, where the industrial revolution happened to us earlier than elsewhere, during a long spell of absentmindedness. Perhaps that helps explain our present degree of crystallisation. But, with a little qualification, it is also true, and surprisingly true, of the United States.

In both countries, and indeed all over the West, the first wave of the industrial revolution crept on, without anyone noticing what was happening. It was, of course—or at least it was destined to become, under our own eyes, and in our own time—by far the biggest transformation in society since the discovery of agriculture. In fact, those two revolutions, the agricultural and the industrial-scientific, are the only qualitative changes in social living that men have ever known. But the traditional culture didn't notice: or when it did notice, didn't like what it saw. Not that the traditional culture wasn't doing extremely well out of the revolution; the English educational institutions took their slice of the English nineteenth-century wealth, and perversely, it helped crystallise them in the forms we know.

Almost none of the talent, almost none of the imaginative energy, went back into the revolution which was producing the wealth. The traditional culture became more abstracted from it as it became more wealthy, trained its young men for administration, for the Indian Empire, for the purpose of perpetuating the culture itself, but never in any circumstances to equip them to understand the revolution or take part in it. Far-sighted men were beginning to see, before the middle of the nineteenth century, that in order to go on producing wealth, the country needed to train some of its bright minds in science, particularly in applied science. No one listened. The traditional culture didn't listen at all: and the pure scientists, such as there were, didn't listen very eagerly. You will find the story, which in spirit continues down to the present day, in Eric Ashby's *Technology and the Academics*.<sup>12</sup>

The academics had nothing to do with the industrial revolution; as Corrie, the old Master of Jesus, said about trains running into Cambridge on Sunday, 'It is equally displeasing to God and to myself'. So far as there was any thinking in nineteenth-century industry, it was left to

cranks and clever workmen. American social historians have told me that much the same was true of the U.S. The industrial revolution, which began developing in New England fifty years or so later than ours,<sup>13</sup> apparently received very little educated talent, either then or later in the nineteenth century. It had to make do with the guidance handy men could give it—sometimes, of course, handymen like Henry Ford, with a dash of genius.

The curious thing was that in Germany, in the 1830's and 1840's, long before serious industrialisation had started there, it was possible to get a good university education in applied science, better than anything England or the U.S. could offer for a couple of generations. I don't begin to understand this: it doesn't make social sense: but it was so. With the result that Ludwig Mond, the son of a court purveyor, went to Heidelberg and learnt some sound applied chemistry. Siemens, a Prussian signals officer, at military academy and university went through what for their time were excellent courses in electrical engineering. Then they came to England, met no competition at all, brought in other educated Germans, and made fortunes exactly as though they were dealing with a rich, illiterate colonial territory. Similar fortunes were made by German technologists in the United States.

Almost everywhere, though, intellectual persons didn't comprehend what was happening. Certainly the writers didn't. Plenty of them shuddered away, as though the right course for a man of feeling was to contract out; some, like Ruskin and William Morris and Thoreau and Emerson and Lawrence, tried various kinds of fancies which were not in effect more than screams of horror. It is hard to think of a writer of high class who really stretched his imaginative sympathy, who could see at once the hideous back-streets, the smoking chimneys, the internal price—and also the prospects of life that were opening out for the poor, the intimations, up to now unknown except to the lucky, which were just coming within reach of the remaining 99.0 per cent of his brother men. Some of the nineteenth-century Russian novelists might have done; their natures were broad enough; but they were living in a pre-industrial society and didn't have the opportunity. The only writer of world class who seems to have had an understanding of the industrial revolution was Ibsen in his old age: and there wasn't much that old man didn't understand.

For, of course, one truth is straightforward. Industrialisation is the only hope of the poor. I use the word 'hope' in a crude and prosaic sense. I have not much use for the moral sensibility of anyone who is too refined to use it so. It is all very well for us, sitting pretty, to think that material standards of living don't matter all that much. It is all very well for one, as a personal choice, to reject industrialisation—do a modern Walden, if you like, and if you go without much food, see most of your children die in infancy, despise the comforts of literacy, accept twenty years off your own life, then I respect you for the strength of your aesthetic revulsion.<sup>14</sup> But I don't respect you in the slightest if, even passively, you try to impose the same choice on others who are not free to choose. In fact, we know what their choice would be. For, with singular unanimity, in any country where they have had the chance, the poor have walked off the land into the factories as fast as the factories could take them.

I remember talking to my grandfather when I was a child. He was a good specimen of a nineteenth-century artisan. He was highly intelligent, and he had a great deal of character. He had left school at the age of ten, and had educated himself intensely until he was an old man. He had all his class's passionate faith in education. Yet, he had never had the luck—or, as I now suspect, the worldly force and dexterity—to go very far. In fact, he never went further than maintenance foreman in a tramway depot. His life would seem to his grandchildren laborious and unrewarding almost beyond belief. But it didn't seem to him quite like that. He was much too sensible a man not to know that he hadn't been adequately used: he had too much pride not to feel a proper rancour: he was disappointed that he had not done more—and yet, compared with his grandfather, he felt he had done a lot. His grandfather must have been an agricultural labourer. I don't so much as know his Christian name. He was one of the 'dark people', as the

old Russian liberals used to call them, completely lost in the great anonymous sludge of history. So far as my grandfather knew, he could not read or write. He was a man of ability, my grandfather thought; my grandfather was pretty unforgiving about what society had done, or not done, to his ancestors, and did not romanticise their state. It was no fun being an agricultural labourer in the mid to late eighteenth century, in the time that we, snobs that we are, think of only as the time of the Enlightenment and Jane Austen.

The industrial revolution looked very different according to whether one saw it from above or below. It looks very different today according to whether one sees it from Chelsea or from a village in Asia. To people like my grandfather, there was no question that the industrial revolution was less bad than what had gone before. The only question was, how to make it better.

In a more sophisticated sense, that is still the question. In the advanced countries, we have realised in a rough and ready way what the old industrial revolution brought with it. A great increase of population, because applied science went hand in hand with medical science and medical care. Enough to eat, for a similar reason. Everyone able to read and write, because an industrial society can't work without. Health, food, education; nothing but the industrial revolution could have spread them right down to the very poor. Those are primary gains—there are losses<sup>15</sup> too, of course, one of which is that organising a society for industry makes it easy to organise it for all-out war. But the gains remain. They are the base of our social hope.

And yet: do we understand how they have happened? Have we begun to comprehend even the old industrial revolution? Much less the new scientific revolution in which we stand? There never was any thing more necessary to comprehend.

## Notes

1. "The Two Cultures", *New Statesman*, 6 October 1956.
2. This lecture was delivered to a Cambridge audience, and so I used some points of reference which I did not need to explain. G. H. Hardy, 1877- 1947, was one of the most distinguished pure mathematicians of his time, and a picturesque figure in Cambridge both as a young don and on his return in 1931 to the Sadleirian Chair of Mathematics.
3. I said a little more about this connection in *The Times Literary Supplement*, "Challenge to the Intellect", 15 August 1958. I hope some day to carry the analysis further.
4. It would be more accurate to say that, for literary reasons, we felt the prevailing literary modes were useless to us. We were, however, reinforced in that feeling when it occurred to us that those prevailing modes went hand in hand with social attitudes either wicked, or absurd, or both.
5. An analysis of the schools from which Fellows of the Royal Society come tells its own story. The distribution is markedly different from that of, for example, members of the Foreign Service or Queen's Counsel.
6. Compare George Orwell's *1984*, which is the strongest possible wish that the future should not exist, with J. D. Bernal's *World Without War*.
7. *Subjective*, in contemporary technological jargon, means 'divided according to subjects'. *Objective* means 'directed towards an object'. *Philosophy* means 'general intellectual approach or attitude' (for example, a scientist's 'philosophy of guided weapons' might lead him to propose certain kinds of 'objective research'). A *progressive* job means one with possibilities of promotion.
8. Almost all college High Tables contain Fellows in both scientific and non- scientific subjects.
9. He took the examination in 1905.
10. It is, however, true to say that the compact nature of the managerial layers of English society—the fact that 'everyone knows everyone else'—means that scientists and non-scientists

do in fact know each other as people more easily than in most countries. It is also true that a good many leading politicians and administrators keep up lively intellectual and artistic interests to a much greater extent, so far as I can judge, than is the case in the U.S. These are both among our assets.

11. I tried to compare American, Soviet and English education in "New Minds for the New World", *New Statesman*, 6 September 1956.

12. The best, and almost the only, book on the subject.

13. It developed very fast. An English commission of inquiry into industrial productivity went over to the United States as early as 1865.

14. It is reasonable for intellectuals to prefer to live in the eighteenth-century streets of Stockholm rather than in Vallingby. I should myself. But it is not reasonable for them to obstruct other Vallingbys being built.

15. It is worth remembering that there must have been similar losses—spread over a much longer period—when men changed from the hunting and food gathering life to agriculture. For some, it must have been a genuine spiritual impoverishment.

C. P. Snow, *The Two Cultures*.

### Frank Raymond Leavis

His blankness comes out when, intimating (he supposes) that his concern for university reform envisages the total educational function, he tells us how shocking it is that educated people should not be able to appreciate the Shakespeare of science. It simply hasn't occurred to him that to call the master scientific mind (say Rutherford) a Shakespeare is nothing but a cheap journalistic infelicity. He enforces his intention by telling us, after reporting the failure of his literary friends to describe the second law of thermodynamics: 'yet I was asking something which is about the equivalent of *Have you read a work of Shakespeare's?*' There is no scientific equivalent of that question; equations between orders so disparate are meaningless – which is not to say that the Neo-Wellsian assurance that proposes them hasn't *its* significance. More largely, Snow exclaims: 'As though the scientific edifice of the physical world were not, in its intellectual depth, complexity and articulation, the most beautiful and wonderful collective work of the mind of man.'

It is pleasant to think of Snow contemplating, daily perhaps, the intellectual depth, complexity and articulation in all their beauty. But there is a prior human achievement of collaborative creation, a more basic work of the mind of man (and more than the mind), one without which the triumphant erection of the scientific edifice would not have been possible: that is, the creation of the human world, including language. It is one we cannot rest on as something done in the past. It lives in the living creative response to change in the present. I mentioned language because it is in terms of literature that I can most easily make my meaning plain, and because of the answer that seems to me called for by Snow's designs on the university. It is in the study of literature, the literature of one's own language in the first place, that one comes to recognize the nature and priority of the third realm (as, unphilosophically, no doubt, I call it, talking with my pupils), the realm of that which is neither merely private and personal nor public in the sense that it can be brought into the laboratory or pointed to. You cannot point to the poem; it is 'there' only in the re-creative response of individual minds to the black marks on the page. But – a necessary faith – it is something in which minds can meet. The process in which this faith is justified is given fairly enough in an account of the nature of criticism. A judgment is personal or it is nothing; you cannot take over someone else's. The implicit form of a judgment is: This is so, isn't it? The question is an appeal for confirmation that the thing *is* so; implicitly that, though expecting, characteristically, an answer in the form, 'yes, but –' the

'but' standing for qualifications, reserves, corrections. Here we have a diagram of the collaborative-creative process in which the poem comes to be established as something 'out there', of common access in what is in some sense a public world. It gives us, too, the nature of the existence of English literature, a living whole that can have its life only in the living present, in the creative response of individuals, who collaboratively renew and perpetuate what they participate in – a cultural community or consciousness. More, it gives us the nature in general of what I have called the 'third realm' to which all that makes us human belongs.

F. R. Leavis, "The Two Cultures? The Significance of C. P. Snow",  
*The Spectator*, 6976, 9 March 1962.

Reprinted in: *Nor Shall My Sword: Discourses on Pluralism, Compassion and Social Hope*,  
London: Chatto & Windus, 1972.

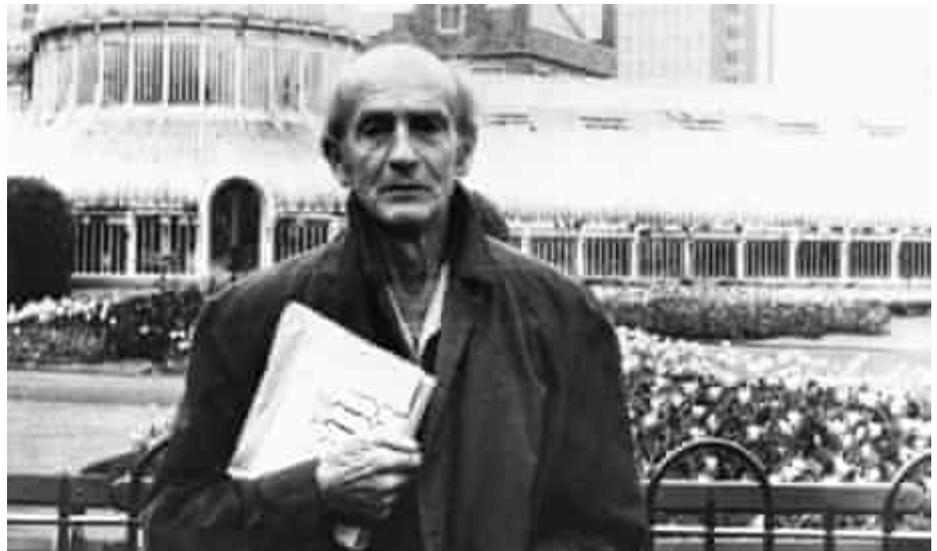
# The Guardian

## Leavis v Snow: the two-cultures bust-up 50 years on

A blistering row between the novelist CP Snow and the literary critic FR Leavis was big news in the 1960s. What significance does the Two Cultures bust-up have today?

**Stefan Collini**

Fri 16 Aug 2013 17.00 BST



Angry man? The literary critic FR Leavis, whose scathing attack was said to be self-defeating.  
Photograph: Hulton-Deutsch Collection/Corbis

'There can be no two opinions about the tone in which Dr Leavis deals with Sir Charles. It is a bad tone, an impermissible tone.' Lionel Trilling's magisterial judgment expressed a very widely held view. Both at the time and since, FR Leavis's lecture critiquing of CP Snow's "The Two Cultures and the Scientific Revolution" was and has remained a byword for excess - too personal, too dismissive, too rude, too Leavis. Whatever view they have taken of the limitations and confusions of Snow's original contentions - and Trilling, among others, itemised a good many - commentators on this celebrated or notorious "exchange" (if it can be called that: there was little real give and even less take) have largely concurred in finding the style and address of Leavis's scathing criticism to be self-defeating. Aldous Huxley denounced it as "violent and ill-mannered", disfigured by its "one-track moralistic literarism". Even reviewers sympathetic to some of Leavis's criticisms recoiled: "Here is pure hysteria."

"It will be a classic" was Leavis's own, surprisingly confident, judgment on his lecture. Though few of its early readers concurred - the lecture was more commonly seen as a classic example of intemperate abuse - with the passage of time the merits of its criticisms of Snow

and what Snow represented have started to become better appreciated. Now, half a century after its initial delivery (as the Richmond lecture at Downing College Cambridge in 1962), it is appropriate to consider whether Leavis's lecture should indeed be seen as a minor classic of cultural criticism - a still-pertinent illustration both of the obstacles faced by the critic who understands himself to be challenging a set of attitudes that are so widely shared and so deeply rooted as to seem to most members of that society to be self-evident truths, and of the discursive tactics and rhetorical resources appropriate to this task.

Despite criticism that this was an unpardonably personal attack, Leavis always insisted that he was concerned with something much larger than the merits or failings of one individual. And although the episode is usually referred to as "the two cultures controversy", Leavis also insisted that he was not primarily offering a commentary on the disciplinary character and claims of the humanities as opposed to the sciences, still less asserting the educational or institutional priority of one over the other, and most certainly not denying the huge importance of science in the modern world. His real target was the dynamics of reputation and public debate - the ways in which certain figures are consecrated as bearers of cultural authority. (Leavis believed there was a lack of an effective "educated public" in contemporary Britain. The facile, vogueish treatment of literary and cultural matters in the Sunday papers and smart weeklies demonstrated the point. In this croneyish, self-promoting world, no serious critical standards were in play, as they could not be, he maintained, where there was no public capable of making true discriminations of quality effective.) But, beyond that, his target was, centrally, the axiomatic status accorded to economic prosperity as the exclusive or overriding goal of all social action and policy. Fifty years later, this can hardly be said to have diminished.

Although the idea of "the two cultures", or perhaps just the phrase itself, may seem to have entered the bloodstream of modern culture, the circumstances under which it was launched on its global career may now, for most readers, require historical recovery and reconstruction. "The two cultures and the scientific revolution" was delivered as the Rede lecture at Cambridge University in May 1959. The two cultures of the title were those of the natural scientists and of what Snow sometimes referred to as "the literary intellectuals", sometimes as "the traditional culture". Snow was taken to speak with authority on both cultures, having begun his career as a research scientist in the Cavendish laboratory at Cambridge (and subsequently played an important role in recruiting scientists into the civil service), but having latterly become best known as a novelist. The core of his argument was that the application of science and technology, and the prosperity that was presumed to follow, offered the best hope for meeting mankind's fundamental needs, but that this goal was being frustrated by the gulf of ignorance between the two cultures and the educational arrangements that, especially in the UK, perpetuated this divide. Snow made clear that he believed the literary intellectuals, representatives of the traditional culture, were largely to blame for this deplorable situation: while the scientists had "the future in their bones", the literary intellectuals were "natural Luddites".

In its published form, the Rede lecture provoked a great deal of discussion, both in Britain and elsewhere, and its success confirmed Snow in his role as a sage and pundit. (Such was his standing in the early 1960s that he was invited by Harold Wilson to become a minister in the newly created Ministry of Technology following the 1964 election, despite never having held any elected office or other political position.) It was these matters of reputation - Snow's standing as a cultural authority as much as the content of his claims - that Leavis

was to address in his notorious lecture.

"If confidence in oneself as a master-mind, qualified by capacity, insight and knowledge to pronounce authoritatively on the frightening problems of our civilisation, is genius, then there can be no doubt about Sir Charles Snow's." It is, by any measure, an arresting opening sentence. It immediately announces that Snow's claim to speak with authority is the question at issue. And at the same time it begins the process of undermining that claim by implying that it rests on little more than self-ascribed status born out of a soaring belief in his own capacities. The choice of "genius" as the pivotal word of the sentence is deadly, as is the related use of "master-mind". The rest of the first paragraph reinforces the implied judgment that it is only because Snow holds an exalted view of his own talents that he has been accorded such deferential attention. "Of course, anyone who offers to speak with inwardness and authority on both science and literature will be conscious of more than ordinary powers ..." But Snow writes as though he has no doubts on these matters, and it is to the tone of Snow's pronouncements that Leavis addresses one of the most withering sentences in a relentlessly withering performance: "The peculiar quality of Snow's assurance expresses itself in a pervasive tone; a tone of which one can say that, while only genius could justify it, one cannot readily think of genius adopting it."

Although at this point we are only four sentences into the Richmond lecture, a tone quite unlike Snow's is already in evidence - sardonic yet also angry, sceptical yet unyielding. Tone is the home turf of the literary critic, and Leavis's analysis is laced with acute and apt brief characterisations of Snow's style, "with its show of giving us the easily controlled spontaneity of the great man's talk" - a telling description which already begins to expose the sham of the "show".

Leavis set out to challenge and correct this over-estimation of Snow as a sage. "Snow is in fact portentously ignorant"; "Snow exposes complacently a complete ignorance"; "he is as intellectually undistinguished as it is possible to be"; and more in similar vein (we are not yet at the end of the second page). The significance of Snow lies, according to Leavis, precisely in what his unmerited elevation tells us about the society which has accorded him such standing. Leavis is only turning, belatedly and reluctantly, to an examination of the Rede lecture because it quickly "took on the standing of a classic" (even here he is unwilling to collude with the process by saying it "became" a classic). The fact that school-teachers were making their university scholarship candidates read it seems to have been the final straw, given the hopes Leavis invested in recruiting the brightest products of the country's sixth-forms.

The first leg to be kicked away has to be Snow's standing as a novelist; this, after all, underwrites his unique position as one fitted to speak with equal authority on literature as well as on science. Leavis is unsparing: "Snow is, of course, a - no, I can't say that; he isn't; Snow thinks of himself as a novelist." Retaining the cadence of the speaking voice in print can be hazardous, but here the arrest in the middle of the sentence enacts the questioning of the received description. Snow has published books classified as novels, but how far, when judged by the standards of the great practitioners of the genre, does he really have the root of the matter in him? Leavis's answer is offensively extreme: "as a novelist he doesn't exist; he doesn't begin to exist. He can't be said to know what a novel is." In truth, the failings in Snow's novels that Leavis goes on to itemise would probably now be acknowledged by most critics: he "tells" rather than "shows"; much of his dialogue is almost literally unspeakable;

his characters are wooden and stereotypical; and so on. Nonetheless, to say of an author who had by this point sold many thousands of copies that "as a novelist he doesn't exist" smacks of shock tactics, as indeed it was intended to do.



Cultural authority ... CP Snow in 1970. Photograph: Jane Bown for the Guardian

Kicking away the other leg from under Snow's standing, that of being a highly-qualified scientist, might seem to have been a more difficult task for Leavis, as a literary critic, to accomplish. But he does not hesitate. Having observed, again with some justice, that there is no sign in the novels that Snow "has really been a scientist, that science as such has ever, in any important inward way, existed for him", he goes on to insist that it is equally absent from the Rede lecture. "Of qualities that one might set to the credit of a scientific training there are none." In their place all we get is "a show of knowledgeableness". It's a severe, even haughty, phrase, but any reader of Snow's essays and journalism is likely to recognise some truth in it. His title to the role of science's champion has been further undermined by the fuller biographical picture of Snow's early career that has emerged since his death, which has underscored that his period as a practising scientist had been relatively brief and not uniformly successful; his turn to other careers may not have been quite as freely chosen as he later liked to imply.

As Leavis proceeds with his indictment, turning next to Snow's loose use of the category of "culture", he makes an observation in passing with significance for the whole activity of cultural criticism. He allows that in the matters under discussion "thought ... doesn't admit of control by strict definition of the key terms", and then goes on: "but the more fully one realises this the more aware will one be of the need to cultivate a vigilant responsibility in using them, and an alert consciousness of any changes of force they may incur as the argument passes from context to context". This may seem the merest common sense, a maxim of critical hygiene, but for Leavis it also signals an important tactical principle. Stipulative definition of abstract terms is of very little value - indeed it may get in the way of deeper thinking; instead, the cultural critic cultivates and, by example and even by irritating obstructiveness, incites others to cultivate, a restless dissatisfaction with abstract terms, a mindful awareness of the reductive or Procrustean potential of all general formulations. This is, or should be, home territory for the literary critic, and points to a distinctive role in public debate - a more than ordinary attentiveness to how language functions, not as a distracting fastidiousness, but as the active embodiment of positive values and the only way such values can be made effective in controversy. It is as part of this engagement that Leavis describes the Rede lecture as "a document for the study of cliché".

Cliche results from repetition, and a proposition that is repeated frequently and generally enough acquires the status of the self-evident. Leavis suggests that Snow is a "portent", and thus merits examination, precisely because he is so unoriginal. Snow utters his platitudes with such self-confidence in part because they seem, to him and to many of his readers, to be so obviously true. These are what Leavis calls "currency values", the verbal coin that is rubbed smooth by being constantly circulated in a particular social world. He sees this as almost a closed system: to be recognised by this social world as saying something sensible and significant one needs to endorse its currency-values, and the fact of their being so repeatedly endorsed is what confirms them in their status as self-evident truths. Leavis, here and elsewhere in his writings, comes near to the self-dramatising pessimism of "the outsider" who suggests that it is impossible to obtain a hearing for an alternative perspective, so sealed and self-reinforcing is this system. And yet, by the very fact of his critical writing he is tacitly assuming that there is an audience capable of recognising the truth of his critique, so the power of cliche, though great, is not invincible, the system not entirely closed.

The particular piece of Snow's hackneyed wisdom on which Leavis fastens at this point is the assertion that members of the scientific culture "have the future in their bones", together with its companion claim that members of the "traditional culture" are "natural Luddites". From the mid-19th century, the use of this latter metaphor in English public debate involved a special kind of condescension: those so designated are held to be parading their doomed unrealism by refusing to adapt to technological change. By trying to dig in their heels they are merely digging their own graves. In "the real world", economic change happens; there's no point in bleating about it. Literary intellectuals are, according to Snow, "natural Luddites". Bleating about the costs of progress is what they do.

Snow had presented the contrast between the scientific and literary cultures as being in part about different responses to the industrial and technological revolutions. While the natural Luddites merely rail, the scientists get on with the business of improving the material conditions of life. The existence of the individual, Snow had added, expansively, ends in death and may therefore be considered tragic, but progress represents the onward sweep of humanity collectively: as individuals, "each of us dies alone", but "there is social hope". Yet what, Leavis asks pressingly, "is the 'social hope' that transcends, cancels, or makes indifferent the inescapable tragic condition of each individual?" Where is such "hope" to be found except in the lives lived by particular persons?

The target is the implicit assumption that a social goal could be specified in aggregate terms, such as measures of a rising standard of living, without asking about the quality of the individual experiences that such measures presume to aggregate. Leavis's language at this point is almost a direct echo of Ruskin's famous maxim, used as part of a similar argument (against political economy in his case): "there is no wealth but life". In resorting to such language, Leavis and Ruskin (and others) come up against one of the recurring internal contradictions of cultural criticism: quantitative or instrumental descriptions of the goals of life need to be shown up as inadequate and reductive, yet the character of the alternative ends up being merely gestured to by unsatisfactory phrases about "life".

Leavis's preferred strategy is to suggest that although an adequate characterisation of the goals of human life cannot, without descending into vacuous abstraction, be given in propositional form, great novels can embody such a vision. They ask the question: "What

for? What ultimately for? What ultimately do men live by?" Leavis immediately and preemptively rules that "Of course to such questions there can't be, in any ordinary sense of the word, answers." In their place, and simply as a shorthand description of a more adequate conception of human life, Leavis points to the work of some of his cherished novelists, such as Conrad and, in particular, DH Lawrence.

In contesting Snow's benignly optimistic interpretation of the consequences of the industrial revolution, Leavis is simultaneously pulling rank on Snow by casting him in the role of superficial philistine, and bumping up against the limits of what cultural criticism can do by way of presenting a more adequate picture of human fulfilment. It is by no means the case that all the leading cultural critics of the past century or more have been literary critics by primary profession, but the high frequency of the overlap is clearly not just a matter of chance or contingent social circumstance. Leavis may be expressing himself with distinctive pungency when he says of Snow's statements about the goal of more "jam tomorrow": "The callously ugly insensitiveness of the mode of expression is wholly significant." But in general the use of more nuanced and delicately inflected language to show up the weaknesses of crass or formulaic writing is the stock-in-trade of the cultural critic.

Perhaps few if any readers, then or now, would consider that all parts of Leavis's analysis were equally well-judged. But while his tactics may occasionally have misfired or been disproportionate, his strategy is worth reflecting on, since it was a bold attempt to confront some of the enduring challenges and dilemmas of cultural criticism.

The first of these is how to find both a platform and a mode of expression that will ensure that views which are dissident or critical of widely-shared assumptions get a proper hearing. Let us suppose that Leavis had brought out a carefully-detailed analysis of Snow's fiction or his educational views in a strictly scholarly journal; some readers may feel that these would have been more practical - or, in the current weasel phrase, "more helpful" - responses, but there can be no doubt that they would have received far less attention. Moreover, the cautious statement of limited disagreements with Snow would, far from calling his standing as a sage into question, have indirectly reinforced that standing. In such cases, it is the whole mechanism by which celebrity is transmuted into authority that needs to be exposed. It is hard to see how this can be done without giving offence to those who themselves have colluded with or been the beneficiaries of that process. And if it is not simply one or other particular view that requires to be criticised, but the poverty of mind that finds expression in such inadequate views more generally, then there may be no more telling mode than astringent literary criticism. Such critical tactics always risk seeming condescending or sneering, but that may be a risk the cultural critic has to take if the systemic limitations of the perspective under examination are to be properly exposed.

There may be no way of assessing whether Leavis's critique affected Snow's standing and cultural authority. Indeed, it could be said that since the apogee of Snow's public career - his brief spell as a minister in Wilson's government - came soon after Leavis's attack, he cannot have done any significant damage. On the other hand, Snow himself, an inveterate gong-hunter with no low estimation of his own achievements, seems to have believed that the assault jeopardised his chances of the Nobel prize for literature. He certainly remained in demand as a public speaker and commentator throughout the 1960s, though sales of his novels began to fall off. It is probably fair to say that the reputations of both Snow and

Leavis dipped in their final years and declined immediately after their deaths (in 1980 and 1978 respectively). While Snow's has never revived, there has been in recent years a substantial amount of serious interest in Leavis's work, including his late forays into public debate.

The attempt to articulate, in such a forum, an alternative to reductive instrumentalism involves a familiar tension or paradox. Most forms of public debate demand brevity and punchiness, but brevity and punchiness encourage reductivism. The critic of treating increased economic prosperity as the overriding goal will always, in effect, be asking what, in turn, prosperity itself is good for. But that is to set oneself up to give some description of the ends of life. "What for - what ultimately for? What, ultimately, do men live by?" A parade of abstract nouns has limited value as an answer. Implying an alternative vision, infiltrating it into the critique of one's opponent's language, may be the only strategy for avoiding such vacuity. There is rarely any shortage of suitable targets. The leaden, cliché-ridden, over-abstractness of so many official documents; the slack, fashion-driven chatter of so much journalism; the meaningless hype of almost all advertising and marketing; the coercive tendentiousness of all that worldly-wise, at-the-end-of-the-day, pronouncing - against these formidable social forces the critic goes into battle armed with little more than a closer attentiveness to the ways words mean and mislead, express truths and obstruct communication, stir the imagination and anaesthetise the mind.

But perhaps we should recognise that the very process of such criticism is the alternative to brisk, explicit statement. Or maybe what is needed, by analogy with the "slow food" movement, is acknowledgment of the role of "slow criticism", which, by its indirection and arrest, causes readers to lose their habitually confident footing and to stumble into more probing or reflective thinking. This does not entirely liberate the critic from the discursively awkward position of appearing to speak on behalf of the ineffable. But by drawing attention to the critical engagement itself, it starts the insidious process by which a prevailing discourse comes to seem shallow or misleading or in some other way inadequate.

From one point of view, Leavis might not seem an obvious recruit to any putative "slow criticism" movement. As he himself wryly notes, one Italian periodical described him as "puritano frenetico", and the intense, combative address of his printed voice does not at first conjure up the process by which the patient accretion of alternative descriptions, almost geological in the pace of its operation, modifies existing sensibilities. Anger operates at a faster tempo, and the Richmond lecture is a deeply angry performance. But closer familiarity with his much-remarked upon syntax suggests that it should be seen as, precisely, a straining against the limits of sequential exposition in the interests of recognising the simultaneity and inter-relatedness of considerations that are flattened by others into blandly self-contained propositions, which in turn congeal into cliché. To be disturbed into an awareness (however uneasy or resistant) of this process is to start to register the power of his critical voice. In these terms, perhaps Leavis's lecture, whatever its flaws, may still be thought to have a claim on our attention, even if opinion remains divided over whether it should be considered a minor classic of cultural criticism.

· Stefan Collini has written the introduction to *The Two Cultures?* by FR Leavis, which will be published on 29 August

#### 4.1. Pierre Bourdieu and the Literary Capital

##### Pierre Bourdieu

[...] on ne comprendrait pas la valeur éminente que le système français accorde à l'aptitude littéraire et, plus précisément, à l'aptitude à transformer en discours littéraire toute expérience, à commencer par l'expérience littéraire, bref ce qui définit la manière française de vivre la vie littéraire – et parfois même scientifique – comme une vie parisienne, si l'on ne voyait que cette tradition intellectuelle remplit aujourd'hui encore une fonction sociale dans le fonctionnement du système d'enseignement et dans l'équilibre de ses rapports au champ intellectuel et aux différentes classes sociales.

Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 143

Qu'advierait-il en effet de la vie littéraire si l'on en venait à disputer non de ce que vaut le style de tel ou tel auteur, mais de ce que valent les disputes sur le style ? C'en est fini d'un jeu lorsqu'on commence à se demander si le jeu en vaut la chandelle.

*Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 47

Following pages: Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris: Fayard, 1991.

si tous les locuteurs avaient bénéficié des conditions d'acquisition de la compétence légitime au même degré que les détenteurs de la compétence la plus rare<sup>20</sup>, il est logiquement distribué en fonction des chances d'accès à ces conditions, c'est-à-dire en fonction de la position occupée dans la structure sociale.

On est là aussi loin que possible, malgré certaines apparences, du modèle saussurien de l'*homo linguisticus* qui, pareil au sujet économique de la tradition walrasienne, est formellement libre de ses productions verbales (libre par exemple de dire *papo* pour *chapeau*, comme les enfants) mais ne peut être compris, échanger, communiquer qu'à condition de se conformer aux règles du code commun. Ce marché, qui ne connaît que la concurrence pure et parfaite entre des agents aussi interchangeables que les produits qu'ils échantent et les « situations » dans lesquelles ils échantent, et tous identiquement soumis au principe de la maximisation du rendement informatif (comme ailleurs au principe de la maximisation des utilités), est aussi éloigné, on le verra mieux par la suite, du marché linguistique réel que le marché « pur » l'est du marché économique réel, avec ses monopoles et ses oligopoles.

À l'effet propre de la rareté distinctive s'ajoute le fait que, en raison de la relation qui unit le système des différences linguistiques et le système des différences économiques et sociales, on a affaire non à un univers relativiste de différences capables de se relativiser mutuellement, mais à un univers hiérarchisé d'écarts par rapport à une forme de discours (à peu près) universellement reconnue comme légitime, c'est-à-dire comme l'étalon de la valeur des produits linguistiques. La compétence dominante ne fonctionne comme un capital linguistique assurant un profit de distinction dans sa relation avec les autres compétences que pour autant que se trouvent remplies continuellement les conditions nécessaires (c'est-à-dire l'unification du marché et la dis-

20. L'hypothèse de l'égalité des chances d'accès aux conditions d'acquisition de la compétence linguistique légitime est une simple *expérimentation mentale* qui a pour fonction de mettre au jour un des effets structureaux de l'inégalité.

tribution inégale des chances d'accès aux instruments de production de la compétence légitime et aux lieux d'expression légitimes) pour que les groupes qui la détiennent soient en mesure de l'imposer comme seule légitime sur les marchés officiels (marchés mondain, scolaire, politique, administratif) et dans la plupart des interactions linguistiques où ils se trouvent engagés.<sup>21</sup>

C'est ce qui fait que ceux qui veulent défendre un capital linguistique menacé, comme aujourd'hui en France la connaissance des langues anciennes, sont condamnés à une lutte totale : on ne peut sauver la *valeur* de la compétence qu'à condition de sauver le marché, c'est-à-dire l'ensemble des conditions politiques et sociales de production des producteurs-consommateurs. Les défenseurs du latin ou, dans d'autres contextes, du français ou de l'arabe, font souvent comme si la langue qui a leur préférence pouvait valoir quelque chose en dehors du marché, c'est-à-dire par ses vertus intrinsèques (comme les qualités « logiques ») ; mais, en pratique, ils défendent le marché. La place que le système d'enseignement accorde aux différentes langues (ou aux différents contenus culturels) n'est un enjeu si important que parce que cette institution a le monopole de la production massive des producteurs-consommateurs, donc de la reproduction du marché dont dépend la valeur sociale de la compétence linguistique, sa capacité de fonctionner comme capital linguistique.

21. Les situations dans lesquelles les productions linguistiques sont expressément soumises à l'évaluation, comme les examens scolaires ou les entraînements d'embauche, rappellent l'évaluation dont tout échange linguistique est l'occasion : de très nombreuses enquêtes ont montré que les caractéristiques linguistiques influencent très fortement la réussite scolaire, les chances d'embauche, la réussite professionnelle, l'attitude des médecins (qui accordent plus d'attention aux patients de milieu bourgeois et à leurs propos, formulant par exemple à leur sujet des diagnostics moins pessimistes) et plus généralement l'inclination des récepteurs à coopérer avec l'émetteur, à l'aider ou à accorder crédit aux informations qu'il fournit.

### *Le champ littéraire et la lutte pour l'autorité linguistique*

Ainsi, par l'intermédiaire de la structure du champ linguistique comme système de rapports de force proprement linguistiques fondés sur la distribution inégale du capital linguistique (ou, si l'on préfère, des chances d'incorporer les ressources linguistiques objectivées), la structure de l'espace des styles expressifs reproduit dans son ordre la structure des écarts qui séparent objectivement les conditions d'existence. Pour comprendre complètement la structure de ce champ, et en particulier l'existence, au sein du champ de production linguistique, d'un sous-champ de production restreinte qui doit ses propriétés fondamentales au fait que les producteurs y produisent prioritairement pour d'autres producteurs, il faut distinguer entre le capital nécessaire à la simple production d'un *parler ordinaire* plus ou moins légitime et le capital d'instruments d'expression (supposant l'appropriation des ressources déposées à l'état objectif dans les bibliothèques, les livres, et en particulier les « classiques », les grammaires, les dictionnaires) qui est nécessaire à la production d'un discours écrit digne d'être *publié*, c'est-à-dire officialisé. Cette production d'instruments de production tels que les figures de mots et de pensée, les genres, les manières ou les styles légitimes, et, plus généralement, tous les discours voués à « faire autorité » et à être cités en exemple du « bon usage » confère à celui qui l'exerce un pouvoir sur la langue et par là sur les simples utilisateurs de la langue et aussi sur leur capital.

La langue légitime n'enferme pas plus en elle-même le pouvoir d'assurer sa propre perpétuation dans le temps qu'elle ne détient le pouvoir de définir son extension dans l'espace. Seule cette sorte de *création continuée* qui s'opère dans les luttes incessantes entre les différentes autorités qui se trouvent engagées, au sein du champ de production spécialisée, dans la concurrence pour le monopole de l'imposition du mode d'expression légitime, peut assurer la perma-

### *La production et la reproduction de la langue légitime* 89

nence de la langue légitime et de sa valeur, c'est-à-dire de la reconnaissance qui lui est accordée. C'est une des propriétés génériques des champs que la lutte pour l'enjeu spécifique y dissimule la collusion objective à propos des principes du jeu ; et, plus précisément, qu'elle tend continuellement à produire et à reproduire le jeu et les enjeux en reproduisant, et d'abord chez ceux qui s'y trouvent directement engagés, mais pas chez eux seulement, l'adhésion pratique à la valeur du jeu et des enjeux qui définit la reconnaissance de la légitimité. Qu'advierait-il en effet de la vie littéraire si l'on en venait à disputer non de ce que vaut le style de tel ou tel auteur, mais de ce que valent les disputes sur le style ? C'en est fini d'un jeu lorsqu'on commence à se demander si le jeu en vaut la chandelle. Les luttes qui opposent les écrivains sur l'art d'écrire légitime contribuent, par leur existence même, à produire et la langue légitime, définie par la distance qui la sépare de la langue « commune », et la croyance dans sa légitimité.

Ce dont il s'agit, ce n'est pas du pouvoir symbolique que les écrivains, les grammairiens ou les pédagogues peuvent exercer sur la langue à titre individuel et qui est sans doute beaucoup plus restreint que celui qu'ils peuvent exercer sur la culture (par exemple en imposant une nouvelle définition de la littérature légitime, propre à transformer la « situation de marche »). C'est de la contribution qu'ils apportent, en dehors de toute recherche intentionnelle de la distinction, à la production, à la consécration et à l'imposition d'une langue distincte et distinctive. Dans le travail collectif qui s'accomplit au travers des luttes pour l'*arbitrium et jus et norma loquendi* dont parlait Horace, les écrivains, auteurs plus ou moins autorisés, doivent compter avec les grammairiens, détenteurs du monopole de la consécration et de la canonisation des écrivains et des écritures légitimes, qui contribuent à la construction de la langue légitime en sélectionnant, parmi les produits offerts, ceux qui leur paraissent mériter d'être consacrés et incorporés à la compétence légitime par l'inculcation scolaire, et en leur faisant subir, à cette fin, un travail de normalisation et de codification propre à les rendre consciemment maîtrisables et, par là, aisément reproductibles. Quant aux grammairiens, qui peuvent trouver des alliés parmi les écrivains d'établissement et les académies,

et qui s'attribuent le pouvoir d'ériger des normes et de les imposer, ils tendent à consacrer et à codifier, en le « rationalisant » et en le rationalisant, un usage particulier de la langue ; ils contribuent ainsi à déterminer la valeur que les produits linguistiques des différents utilisateurs de la langue peuvent recevoir sur les différents marchés – et en particulier sur les plus directement soumis à leur contrôle direct ou indirect, comme le marché scolaire –, en délimitant l'univers des prononciations, des mots ou des tours acceptables, et en fixant une langue censurée et épurée de tous les usages populaires et en particulier des plus récents d'entre eux.

Les variations corrélatives des différentes configurations du rapport de force entre les autorités qui s'affrontent continuellement dans le champ de production littéraire, en se réclamant de principes de légitimation très différents, ne peuvent dissimuler les *invariants* structurels qui, dans les situations historiques les plus diverses, imposent aux protagonistes de recourir aux mêmes stratégies, et aux mêmes arguments, pour affirmer et légitimer leur prétention à légiférer sur la langue et pour condamner celle de leurs concurrents. Ainsi, contre le « bel usage » des mondains et contre la prétention des écrivains à détenir la science infuse du bon usage, les grammairiens invoquent toujours l'*usage raisonné*, c'est-à-dire le « sens de la langue » que confère la connaissance des principes de « raison » et de « goût » qui sont constitutifs de la grammaire. Quant aux écrivains, dont les prétentions s'affirment surtout avec le romantisme, ils invoquent le génie contre la règle, faisant profession d'ignorer les rappels à l'ordre de ceux que Hugo appelle avec hauteur les « grammaticistes »<sup>22</sup>.

22. Plutôt que de multiplier à l'infini les citations d'écrivains ou de grammairiens qui ne prendraient tout leur sens qu'au prix d'une véritable analyse historique de l'état du champ dans lequel elles sont, en chaque cas, produites, on se contentera de renvoyer ceux qui voudraient se donner une idée concrète de cette lutte permanente à B. Quemada, *Les dictionnaires de français moderne, 1539-1863*, Paris, Didier, 1968, p. 193, 204, 207, 210, 216, 226, 228, 229, 230 n. 1, 231, 233, 237, 239, 241, 242, et F. Brunot, *op. cit.*, spécialement T. 11-13, *passim*. La lutte pour le contrôle de la planification linguistique du norvégien telle que la décrit Haugen permet d'observer une semblable division des rôles et des stratégies entre les écrivains et les grammairiens (cf. E. Haugen, *Language Conflict and Language Planning. The Case of Norwegian*, Cambridge, Harvard University Press, 1966, spécialement p. 296 sq.).

La dépossession objective des classes dominées peut n'être jamais voulue comme telle par aucun des acteurs engagés dans les luttes littéraires (et l'on sait qu'il y a toujours eu des écrivains pour prôner la langue des « crocheteurs du Port au Foin », « mettre un bonnet rouge au dictionnaire » ou mimer les parlers populaires). Il reste qu'elle n'est pas sans rapport avec l'existence d'un corps de professionnels objectivement investis du monopole de l'usage légitime de la langue légitime qui produisent pour leur propre usage une langue spéciale, prédisposée à remplir par *surcroît* une fonction sociale de distinction dans les rapports entre les classes et dans les luttes qui les opposent sur le terrain de la langue. Elle n'est pas sans rapport non plus avec l'existence d'une institution comme le système d'enseignement qui, mandaté pour sanctionner, au nom de la grammaire, les produits hérétiques et pour inculquer la norme explicite qui contrecarre les effets des lois d'évolution, contribue fortement à constituer comme tels les usages dominés de la langue en consacrant l'usage dominant comme seul légitime, par le seul fait de l'inculquer. Mais ce serait manquer l'essentiel, évidemment, que de rapporter directement l'activité des écrivains ou des professeurs à l'effet auquel elle contribue objectivement, à savoir la dévaluation de la langue commune qui résulte de l'existence même d'une langue littéraire : ceux qui sont engagés dans le champ littéraire ne contribuent à la domination symbolique que parce que les effets que leur position dans le champ et les intérêts qui y sont attachés les amènent à rechercher dissimulent toujours, pour eux-mêmes et pour les autres, les effets externes qui surgissent, par surcroît, et de cette méconnaissance même.

Les propriétés qui caractérisent l'excellence linguistique tiennent en deux mots, distinction et correction. Le travail qui s'accomplit dans le champ littéraire produit les apparences d'une langue originale en procédant à un ensemble de dérivations qui ont pour principe un *écart* par rapport aux usages les plus fréquents, c'est-à-dire « communs », « ordinaires », « vulgaires ». La valeur naît toujours de l'*écart, électif ou non*, par rapport à l'usage le plus répandu,

« lieux communs », « sentiments ordinaires », tournures « triviales », expressions « vulgaires », style « facile »<sup>23</sup>. Des usages de la langue comme des styles de vie, il n'est de définition que relationnelle : le langage « recherché », « choisi », « noble », « relevé », « châtié », « soutenu », « distingué », enferme une référence négative (les mots mêmes pour le désigner le disent) au langage « commun », « courant », « ordinaire », « parlé », « familier » ou, au-delà, « populaire », « cru », « grossier », « relâché », « libre », « trivial », « vulgaire » (sans parler de l'innommable, « charabia » ou « jargon », « petit-nègre » ou « sabir »). Les oppositions selon lesquelles s'engendre cette série et qui, étant empruntées à la langue légitime, s'organisent du point de vue des dominants, peuvent se ramener à deux : l'opposition entre « distingué » et « vulgaire » (ou « rare » et « commun ») et l'opposition entre « tendu » (ou « soutenu ») et « relâché » (ou « libre ») qui représente sans doute la spécification dans l'ordre de la langue de l'opposition précédente, d'application très générale. Comme si le principe de la hiérarchisation des parlars de classe n'était autre chose que le degré de *contrôle* qu'ils manifestent et l'intensité de la *correction* qu'ils supposent.

Et, de ce fait, la langue légitime est une langue semi-artificielle qui doit être soutenue par un travail permanent de correction qui incombe à la fois à des institutions spécialement aménagées à cette fin et aux locuteurs singuliers. Par l'intermédiaire de ses grammairiens, qui fixent et codifient l'usage légitime, et de ses maîtres qui l'imposent et l'inculquent par d'innombrables actions de correction, le système scolaire tend, en cette matière comme ailleurs, à produire le besoin de ses propres services et de ses propres

23. On peut opposer un *style en soi*, produit objectif d'un « choix » inconscient ou même forcé (comme le « choix » objectivement esthétique d'un meuble ou d'un vêtement, qui est imposé par la nécessité économique), et un *style pour soi*, produit d'un choix qui, lors même qu'il se vit comme libre et « pur », est déterminé lui aussi, mais par les contraintes spécifiques de l'économie des biens symboliques, telles par exemple que la référence explicite ou implicite au choix forcé de ceux qui n'ont pas le choix, le luxe lui-même n'ayant de sens que par rapport à la nécessité.

produits, travail et instruments de correction<sup>24</sup>. La langue légitime doit sa *constance (relative)* dans le temps (comme dans l'espace) au fait qu'elle est continuellement protégée par un travail prolongé d'inculcation contre l'inclination à l'économie d'effort et de tension qui porte par exemple à la simplification analogique (*vous faites* et *vous dites* pour *vous faites* et *vous dites*). Plus, l'expression correcte, c'est-à-dire corrigée, doit l'essentiel de ses propriétés sociales au fait qu'elle ne peut être produite que par des locuteurs possédant la maîtrise pratique de *règles* savantes, explicitement constituées par un travail de codification et expressément inculquées par un travail pédagogique. En effet, le paradoxe de toute pédagogie institutionnalisée réside dans le fait qu'elle vise à instituer comme schèmes fonctionnant à l'état pratique des règles que le travail des grammairiens dégage de la pratique des professionnels de l'expression écrite (du passé) par un travail d'explicitation et de codification rétrospectives. Le « bon usage » est le produit d'une grammaire étant pris sciemment (et non tacitement, comme chez les linguistes) dans son vrai sens de système de règles savantes, dégageées *ex post* du discours effectué et instituées en normes impératives du discours à effectuer. Il s'ensuit qu'on ne peut rendre raison complètement des propriétés et des effets sociaux de la langue légitime qu'à condition de prendre en compte non seulement les conditions sociales de production de la langue littéraire et de sa grammaire mais aussi les conditions sociales d'imposition et d'inculca-

24. Parmi les erreurs qu'entraîne l'usage de concepts comme ceux d'« appareil » ou d'« idéologie », dont le finalisme naïf se trouve porté à la seconde puissance avec les « appareils idéologiques d'État », la moindre n'est pas l'ignorance de l'économie des institutions de production de biens culturels : il suffit de penser par exemple à l'industrie culturelle orientée vers la production de services et d'instruments de correction linguistique (avec, entre autres, l'édition de manuels, de grammaires, de dictionnaires, de « guides de la correspondance », de « recueils de discours modèles » de livres pour enfants, etc.) et aux milliers d'agents des secteurs public ou privé dont les intérêts matériels et symboliques les plus vilains sont investis dans des jeux de concurrence qui les entraînent à contribuer, mais par surcroît, et souvent à leur insu, à la défense et à l'illustration de la langue légitime.

tion de ce code savant comme principe de production et d'évaluation de la parole<sup>25</sup>.

#### *La dynamique du champ linguistique*

Les lois de la transmission du capital linguistique étant un cas particulier des lois de la transmission légitime du capital culturel entre les générations, on peut poser que la compétence linguistique mesurée selon les critères scolaires dépend, comme les autres dimensions du capital culturel, du niveau d'instruction mesuré aux titres scolaires et de la trajectoire sociale. Du fait que la maîtrise de la langue légitime peut s'acquérir par la familiarisation, c'est-à-dire par une exposition plus ou moins prolongée à la langue légitime ou par l'inculcation expresse de règles explicites, les grandes classes de modes d'expression correspondent à des classes de modes d'acquisition, c'est-à-dire à des formes différentes de la combinaison entre les deux principaux facteurs de production de la compétence légitime, la famille et le système scolaire.

En ce sens, comme la sociologie de la culture, la sociologie du langage est logiquement indissociable d'une sociologie de l'éducation. En tant que marché linguistique strictement soumis aux verdicts des gardiens de la culture légitime, le marché scolaire est strictement dominé par les produits linguistiques de la classe dominante et tend à sanctionner les différences de capital préexistantes : l'effet cumulé d'un faible capital culturel et de la faible propension à l'augmenter par l'investissement

25. La langue légitime doit à ses conditions sociales de production et de reproduction une autre de ses propriétés : l'autonomie par rapport aux fonctions pratiques, ou, plus précisément, le rapport neutralisé et neutralisant à la « situation », à l'objet du discours ou à l'interlocuteur, qui est implicitement exigé dans toutes les occasions appelant par leur solennité un usage contrôlé et tendu de la langue. L'usage parlé de la « langue écrite » ne s'acquiert que dans des conditions où il est objectivement inscrit dans la situation, sous forme de libertés, de facilités, et surtout de temps libre, comme neutralisation des urgences pratiques ; et il suppose la disposition qui s'acquiert dans et par des exercices de manipulation de la langue sans autre nécessité que celle que crée de toutes pièces le jeu scolaire.

scolaire qui en est corrélatrice voue les classes les plus démunies aux sanctions négatives du marché scolaire, c'est-à-dire à l'élimination ou à l'auto-élimination précoce qu'entraîne une faible réussite. Les écarts initiaux tendent donc à se trouver reproduits du fait que la durée de l'inculcation tend à varier comme son rendement, les moins enclins et les moins aptes à accepter et à adopter le langage scolaire étant aussi les moins longtemps exposés à ce langage et aux contrôles, aux corrections et aux sanctions scolaires.

Du fait que le système scolaire dispose de l'autorité déléguée nécessaire pour exercer universellement une action d'inculcation durable en matière de langage et qu'il tend à proportionner la durée et l'intensité de cette action au capital culturel hérité, les mécanismes sociaux de la transmission culturelle tendent à assurer la reproduction de l'écart structurel entre la distribution, très inégale, de la *connaissance* de la langue légitime et la distribution, beaucoup plus uniforme, de la *reconnaissance* de cette langue, qui est un des facteurs déterminants de la dynamique du champ linguistique et, par là, des changements de la langue. En effet, les luttes linguistiques qui sont au principe de ces changements supposent des locuteurs ayant (à peu près) la même reconnaissance de l'usage autorisé et des connaissances inégales de cet usage. Ainsi, si les stratégies linguistiques de la petite-bourgeoisie et en particulier sa tendance à l'hypercorrection, expression particulièrement typique d'une bonne volonté culturelle qui s'exprime dans toutes les dimensions de la pratique, ont pu apparaître comme le facteur principal du changement linguistique, c'est que le décalage, générateur de tension et de prétention, entre la connaissance et la reconnaissance, entre les aspirations et les moyens de les satisfaire, atteint son maximum dans les régions intermédiaires de l'espace social. Cette prétention, reconnaissance de la distinction qui se trahit dans l'effort même pour la nier en se l'appropriant, introduit dans le champ de concurrence une pression permanente qui ne peut que susciter de nouvelles stratégies de distinction chez les détenteurs des marques distinctives socialement reconnues

## 4.2. The People and the Masterworks of Literature: Nicolas Sarkozy against *La Princesse de Clèves*

Nicolas Sarkozy

L'autre jour, je m'amusais – on s'amuse comme on peut – à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile – choisissez – avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de *La Princesse de Clèves* ? Imaginez un peu le spectacle.

Déclaration devant les adhérents de l'UMP, Lyon, 23 février 2006,  
accessible en ligne sur <http://discours.vie-publique.fr>

Je regardais l'autre jour quelque chose de passionnant : le programme pour passer de rédacteur à attaché principal. Figurez-vous qu'il y a un sadique qui avait mis une question dans le programme demandant si le candidat avait lu *La Princesse de Clèves* !

Je ne sais pas si vous êtes souvent allés au guichet d'une administration pour demander à la guichetière si elle avait lu *La Princesse de Clèves*. En tout cas, je l'ai lue il y a tellement longtemps qu'il y a de fortes chances que j'aie raté l'examen !

Mais mettez-vous à la place de cette femme ou cet homme de 40 ans qui travaille, qui a une famille et qui doit en plus préparer des examens pour passer au grade supérieur, imaginez-vous qu'il en a le temps ?

Déclaration devant les nouveaux adhérents de l'UMP, Paris, 10 juin 2006

En termes de richesse humaine, d'engagement au service des autres, pourquoi on n'en tiendrait pas compte ? Ça vaut autant que de savoir par cœur *La Princesse de Clèves*.

Enfin, j'ai rien contre... Enfin... Bon, enfin... (*Avec gêne.*) C'est parce que j'avais beaucoup souffert sur elle. (*Franc sourire, rayonnant de satisfaction.*)

Déclaration sur la jeunesse et l'éducation populaire, Batz-sur-Mer, 24 juillet 2008,  
[http://www.dailymotion.com/video/x68n3c\\_nicolas-sarkozy-sen-prend-a-la-prin\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x68n3c_nicolas-sarkozy-sen-prend-a-la-prin_news)

Ernst Robert Curtius

La littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation. Aucune autre nation ne lui accorde une place comparable. Il n'y a qu'en France où la nation entière considère la littérature comme l'expression représentative de ses destinées. [...] Il est impossible [...] de comprendre la vie politique et sociale de la France si l'on ignore sa littérature ; si l'on ne saisit pas sa fonction essentielle qui est de servir à la fois de centre et de lien à toutes les manifestations de son évolution historique ; si on ne lit pas les classiques français, et dans l'esprit même où les Français les lisent. En France, toutes les idéologies nationales sont sorties de la littérature et en sont restées imprégnées. Celui qui veut jouer un rôle politique doit faire ses preuves littéraires. Prétendre avoir de l'influence sur la vie publique est inutile, aussi longtemps que l'on ne s'est pas rendu maître du mot parlé et écrit.

*Die französische Kultur : eine Einführung*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1930, p. 74 ;  
trad. Jacques Benoist-Méchin, *Essai sur la France*, Paris, Grasset, 1932, p. 145-146.

## 5. Representing the People: Christine Angot and François Fillon

Christine Angot : Si vous êtes élu, on aura un président en qui une large partie de la population n'aura pas confiance. Celui qui a une contravention se demandera pourquoi il doit aller absolument au tribunal de police. [...] Mais pour que vous compreniez ce qui nous choque, je vais prendre un tout petit exemple, personnel, mais chacun en a dans sa propre vie. [...] Vous dites : "C'est légal". Pourquoi les gens ont un sentiment d'injustice, alors ? [...] On fera avec. Je ne dis pas que c'est bon, mais on fera avec. Si vous vous étiez retiré, dans l'hypothèse d'un deuxième tour Les Républicains-Le Pen, on aurait voté pour Les Républicains au deuxième tour, sans problème, sans se sentir complice de quoi que ce soit. On a besoin de pouvoir s'identifier à celui pour qui on va voter, de sentir que même de loin il comprend ce qu'on ressent, et de l'approuver. [...] On ne comprend pas pourquoi vous ne vous êtes pas retiré.

François Fillon : Madame, de quel droit vous me condamnez ?

[...]

Angot : Je ne vous condamne pas. Je vous dis ce que je ressens, je vous dis ce que je ressens. On est des millions à ressentir ça.

[...]

Fillon : Moi, je vous dis une chose : on est dans un pays de droit.

[...]

Angot : Le coup de Bérégovoy, ça choque les gens. [...] Écoutez, en tout cas, moi, ce que je peux vous dire, c'est que moi, je suis à l'intérieur de l'écran. Mais je peux vous dire que de l'autre côté de l'écran, voyez, les gens, ils sont dans le même état que moi. Ça, il faut que vous le sachiez.

[...]

Fillon : On verra, Madame, on verra ce que diront les Français au moment de l'élection, parce que c'est là que les choses vont se passer.

Angot : On verra, on verra...

[...]

Fillon : On est tous les deux, ici, à être mis en examen.

Angot : Absolument, mais moi, c'est parce que je dis la vérité quand j'écris, figurez-vous ! [...] C'est déjà tellement difficile de parler, tellement difficile. Vous savez, c'est pour ça, c'est à ça que ça sert, la littérature, parce qu'on ne peut pas parler avec des gens comme vous. [...] Vous savez pourquoi ils m'ont fait venir ? [*Elle désigne le journaliste qui anime l'émission.*] Ils m'ont fait venir parce que ce que je viens de vous dire, eux, ils ne peuvent pas le dire.

Christine Angot and François Fillon,  
*L'Émission politique*, France 2, 23 March 2017,  
<https://youtu.be/vWGlb0BgtiU>.